

La revue catholique des idées et des faits

UT SINI UNUM!

vendredi 28 novembre 1924

Sommaire :

Réflexions sur l'action catholique
Joséphine à Malmaison
L'Alliance avec Rome
Le Budget de 1925
Ladislas-Stanislas Reymont,

lauréat du prix Nobel

Abbé Jacques Leclercq
Louis Madelin
Hoffman Nickerson
Comte L. de Lichtervelde

Paul Cazin

Les idées et les faits : Chronique des idées : Annuaire de l'Université catholique de Louvain (1915-1919), J. Schyrgens. — Brésil. — Chine.

La Semaine

❖ *Glorification de Jaurès!*

La France officielle célébrant le grand responsable de son impréparation, l'idéaliste qui livra sa Patrie affaiblie, à une Allemagne qu'il rêvait pacifique, qu'elle ironie!

Pour tout catholique il y a quelque chose d'odieux dans la panthéonisation d'un ennemi acharné de l'Église, au milieu de cérémonies et de rites qui visaient évidemment à créer une atmosphère quasi-religieuse, et qui n'ont été que burlesques. Pauvre France...

❖ *Conflit anglo-égyptien. L'assassinat du Sirdar a valu à l'Égypte un ultimatum d'une terrible énergie. L'Égypte cède, mais la question reste ouverte.*

Il ne semble pas que rien puisse arrêter le développement du nationalisme égyptien.

Le geste énergique de l'Angleterre pourra ralentir la marche vers l'indépendance complète. à moins qu'il n'exaspère et précipite un processus que d'excellents observateurs croient inévitable.

Que la Grande-Bretagne défende Suez, point vital de son Empire, et qu'elle ne se résoudra pas de si tôt à lâcher le Soudan par lequel elle « tient » l'Égypte, on le comprend, mais si le parti de Zaghoul Pacha doit fatalement l'emporter, souhaitons, dans l'intérêt de la paix européenne qu'un homme d'État anglais trouve un modus vivendi devant des événements certains.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA
GRANDE
MARQUE
BELGE

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.

PETIT-BEURRE
PAREIN

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTEMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

Téléph. : 32194

PARQUETS TAPIS

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9
Rond Point de l'Avenue de Tervueren (Cinquanteaire)

QUI
S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franc. Vanderlinden

17, rue des Cultes, 17

BRUXELLES

G. VERAART

DÉCORATION

PEINTURE - DÉCOR - AMEUBLEMENT

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

Réflexions sur l'action catholique

Depuis quelques années on parle beaucoup d'*action catholique*. Le mot est relativement nouveau, si la chose ne l'est pas ; nouveau, du moins, dans le sens technique qu'on tend à lui donner. Il est actuellement, en Belgique, l'objet de discussions assez vives dans les milieux où s'organise l'activité catholique.

Un ouvrage récent extrêmement remarquable et que tout catholique belge devrait lire, vient d'exposer un aspect important de la question. *L'Association catholique de la Jeunesse belge*, par MM. Picard, aumônier général de l'Association, et Hoyois, président de l'Association (1), fait un exposé impressionnant du mouvement d'action catholique qui se manifeste dès le milieu du XIX^e siècle, et qui s'épanouit de nos jours dans un grand nombre de pays en œuvres innombrables et florissantes. En Belgique, l'A. C. J. B. (Association catholique de la Jeunesse belge) s'est assigné la mission de le propager.

L'ouvrage nous raconte comment est née et s'est développée l'A.C.J.B., histoire magnifique, et qui, en d'autres siècles, se fût drapée de légende ; — commencements modestes, à tâtons, comme tant de grandes institutions catholiques, fruit des circonstances et du zèle apostolique, de l'esprit de foi, de l'enthousiasme persévérant du chanoine Brohée que secondent aujourd'hui une pléiade de jeunes prêtres ardents et de laïcs. Et le sens de l'action catholique se détache du récit et des nombreux documents y annexés avec une netteté qui dément la modestie des auteurs lorsqu'ils nous disent à la première page : « Le terme d'action catholique n'a pas un sens et un usage entièrement fixés. La notion en est inachevée ». On ne le croit plus quand on ferme le volume.

Qu'est-ce donc que l'action catholique ? C'est, nous disent MM. Picard et Hoyois, « l'apostolat collectif de groupes à l'activité et à la direction desquels les laïcs, restant d'ailleurs parfaitement et directement soumis au clergé, participent dans une mesure aussi large que possible, et qui tendent à s'unir aux œuvres de même inspiration, pour une vie plus intense et une action plus large et plus efficace ».

J'avoue que cette définition ne me satisfait pas tout à fait. Les auteurs déclarent qu'il n'est pas possible d'« en donner une plus rigoureuse », mais dans le livre même, je trouve ailleurs, parmi les textes qu'ils citent, d'autres formules qui me semblent plus claires. Ainsi ces lignes de Ducpétiaux, secrétaire du premier congrès catholique de Malines : « Étrangère à la politique proprement dite, aux luttes d'élections et de partis, aux préoccupations et aux intérêts éphémères qui naissent et disparaissent avec chaque jour, l'assemblée générale des catholiques de Belgique, se plaçant dans une sphère supérieure, aspire avant tout à unir les forces et les volontés pour la défense et le triomphe des intérêts et des libertés catholiques ».

* * *

En somme l'action catholique, c'est l'action proprement religieuse. Ses caractéristiques sont d'être une action des

laïcs et de tendre essentiellement à la propagande religieuse. La conception qu'il faut s'en faire devient encore plus claire, lorsqu'on étudie l'attitude des dirigeants de l'action catholique vis-à-vis des organisations politiques ou sociales.

Quand il s'agit des œuvres ouvrières, l'action catholique admet dans son domaine celles qui mettent au premier plan la formation ou la préservation religieuse de ses membres ; celles, au contraire, qui, tout en se disant chrétiennes, sont avant tout économiques, débordent le programme de l'action catholique, et ne peuvent donc s'en réclamer. Quant à l'action politique, elle doit être, nous disent les dirigeants de l'A. C. J. B., nettement séparée de l'action catholique, l'union de l'action catholique et de la politique n'étant jamais approuvée ni recommandée par aucune autorité ecclésiastique. Tout au contraire elle est « fréquemment déconseillée, combattue, interdite ».

La conduite de l'A. C. J. B. est l'illustration de ces principes, car devenant une des grandes puissances catholiques en Belgique, — peut-être, à l'heure qu'il est, la plus grande puissance organisée en pays wallon, — elle a été évidemment l'objet des avances à la fois du parti catholique, parti politique, et des démocrates chrétiens, chrétiens sociaux, et en toute occasion elle s'est catégoriquement prononcée dans le sens d'une indépendance absolue, voire farouche. Nous faisons, a-t-elle dit, de l'action catholique, rien que de l'action catholique : faites-vous de l'action catholique, nous sommes avec vous. Mais faites-vous de l'action politique, de l'action économique, vous sortez du domaine qui est le nôtre ; et comme, pratiquement, vous en faites, il ne nous est pas possible de solidariser notre action avec la vôtre.

* * *

Cette attitude vis-à-vis d'organisations qui, jusqu'ici, représentaient en Belgique l'activité publique des catholiques, n'a pas été sans causer des surprises et des froissements.

Le parti catholique belge est en effet, avant tout, un parti de défense religieuse. Il n'est pas confessionnel, en ce sens qu'il n'est pas dirigé par l'autorité ecclésiastique ; il n'est pas uniquement religieux, en ce sens qu'il a un programme complet de gouvernement, et un programme complet de gouvernement comporte évidemment des points sans rapport avec la religion ; enfin il n'est pas purement religieux, en ce sens qu'il admet dans ses rangs des hommes qui ne se réclament pas de la foi chrétienne, pourvu qu'ils s'accordent sur la sauvegarde de nos libertés religieuses conçues comme des institutions de salut public ; mais tout cela n'empêche que l'activité du parti catholique a toujours été tournée avant tout vers la défense religieuse, et que le parti catholique a été, depuis que la Belgique existe, un des grands instruments de combat contre l'anticléricalisme menaçant. A la tête du parti catholique se trouvent des hommes qui se sont voués à la politique avec la conviction profonde qu'en ce faisant, ils se vouaient à la défense de l'Église. On comprend qu'ils soient

(1) Louvain, 1924. Secrétariat Général de l'A. C. J. B.

médiocrement charmés de s'entendre dire par la jeunesse catholique : Nous ne voulons pas nous solidariser avec vous, car nous faisons de l'action catholique, vous pas. Nous consentons à nous unir à vous occasionnellement, non à lier notre sort au vôtre.

Eh ! que faisons-nous donc, s'écrient alors les hommes politiques, si nous ne faisons pas de l'action catholique ? Et dans un très bel article que publiait la *Revue Générale* du 15 octobre, M. Segers revendiquait pour la politique catholique en Belgique, le droit de s'intituler action catholique. Après avoir énuméré à combien de titres la religion se mêle à la politique, il conclut : « Tout cela implique pour le catholique, mandataire public, soit qu'il monte à la tribune, soit qu'il descende dans l'arène de la discussion contradictoire des réunions populaires, tout cela implique au premier chef l'action catholique et la meilleure. »

Du côté des organisations ouvrières s'élèvent des protestations du même genre. Nos syndicats, disent-ils en substance, visent assurément des buts économiques ; jamais cependant ils ne perdent de vue la fin suprême qui est de sauver notre peuple en lui gardant sa foi. Si cela n'est pas de l'action catholique, qu'est-ce donc ?

Ces plaintes n'ont pas modifié l'attitude de l'A. C. J. B. Ses dirigeants continuent à répéter le thème dont ils refusent de se départir : l'action catholique, c'est l'action religieuse ; « participation des laïcs à la mission propre de l'Église, l'action catholique n'est pas une œuvre politique, mais religieuse... » Ce dernier texte est tiré d'une lettre du cardinal secrétaire d'État au président de l'Action catholique italienne ; elle date de 1923. Sous l'égide de si hautes autorités, les tenants de l'action catholique se sentent à l'abri.

Il est vrai que leurs contradicteurs invoquent aussi des textes pontificaux.

* * *

J'ai l'impression qu'il en arrive du mot « action catholique » comme il est arrivé d'autres termes à portée générale, qu'on détourne de leur sens naturel. On engendre par là des confusions inextricables. Il en est ainsi du mot *social*, par exemple. Le mot « social » signifie proprement : ce qui a trait à la société. Or on l'a détourné de ce sens au point de lui faire signifier : ce qui a trait à la répartition des bénéfices, et la *question sociale* est devenue simplement l'ensemble des questions qui touchent à cette question économique. La question politique, question de l'organisation du gouvernement, devient alors l'opposé de la question sociale, comme si la politique n'intéressait pas la société au premier chef !

On semble vouloir faire subir le même sort au mot « action catholique ». On ramène l'action catholique à ce qui n'est qu'une partie de l'action catholique, à l'action catholique *pure*. En dehors de cette action catholique pure, il y a une action catholique *mixte* qui s'étend à ce vaste domaine des questions mixtes dans lequel l'Église a toujours revendiqué le droit d'intervenir. L'action dite sociale et l'action politique sont de ces actions catholiques mixtes : pourquoi leur refuser le titre auquel leur nature leur donne droit ?

Question de mots ? Non ; il y a ici plus qu'une question de mots, parce qu'en refusant à des hommes qui se dévouent pour l'Église le droit de qualifier leur action d'action catholique, on paraît méconnaître la valeur religieuse de leur action et les confondre avec les politiciens ou les économistes purs. Ils s'en trouvent blessés, et il me semble qu'ils ont raison.

De plus, en les excluant sans réserve de l'action catholique, on donne à la jeunesse l'impression que la politique du parti

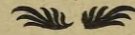
catholique ou l'activité des œuvres sociales catholiques ne rentrent pas dans les cadres de l'activité nécessaire des catholiques. L'A. C. J. B., il est vrai, témoigne sa sympathie au parti catholique et aux œuvres sociales par des déclarations officielles (voir les deux déclarations de décembre 1922 et décembre 1923 aux pages 235 et 238 de l'ouvrage) ; mais, cela fait, elle répète bien haut que l'action de ces organismes n'est pas de l'action catholique, et, si ce mot a un sens, les jeunes gens en concluront que, comme catholiques, ils n'ont pas à s'y engager, ou qu'il leur est possible de satisfaire à tous leurs devoirs de catholiques sans se mêler à l'action politique ou à l'action sociale qui ne sont pas de l'action catholique.

Quand les anticléricaux veulent expulser l'Église du domaine des questions mixtes, tous les catholiques font bloc pour déclarer que ces questions ont un aspect religieux, et qu'il n'est pas possible à l'Église de s'en désintéresser. Ils n'ont cessé de protester contre la prétention libérale à enfermer la religion dans les églises. Or voici qu'avec la nouvelle conception de l'action catholique on dirait que les catholiques eux-mêmes veulent s'exclure des questions mixtes : il me semble bien difficile de croire que ce soit là l'orientation officielle de l'Église.

L'A. C. J. B. se retranche derrière les instructions répétées des Souverains Pontifes. Mais je les crois moins concluantes qu'on ne veut bien le dire. On peut citer des textes en faveur de la conception d'action catholique mise en avant par l'A. C. J. B., et on en peut citer en faveur de notre distinction entre l'action catholique pure et l'action catholique mixte. D'ailleurs, la plupart des textes dont l'A. C. J. B. fait état visent directement l'action catholique *en Italie* ; et je crois qu'on ne peut être trop prudent dans l'interprétation de textes pontificaux, qui ont trait à des situations particulières.

Que l'A. C. J. B. s'en tienne au champ d'action qu'elle s'est assigné : personne ne le lui reprochera. Elle préfère s'en tenir à l'action catholique pure ; et il est très heureux qu'on travaille à convaincre les jeunes gens que la politique n'est pas tout, l'action sociale non plus, que pour faire de la politique catholique, de l'action sociale catholique, il faut d'abord être sérieusement catholique soi-même, connaître sa religion et la vivre. Mais est-il nécessaire pour cela de se réserver le monopole de l'action catholique, et de disputer à ceux qui défendent l'Église dans les régions frontalières où se débattent les questions mixtes, le droit de qualifier leur action de « catholique » ? Leur action catholique est une action mixte, c'est entendu ; elle se combine avec une action de caractère purement temporel ; mais, action mixte, elle est catholique tout de même, en tant qu'elle est vouée à défendre l'Église. Si c'est la vérité, pourquoi ne pas le reconnaître ?

Abbé JACQUES LECLERCQ



La revue catholique des idées et des faits

11, Boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Numéros spécimen sur demande



Joséphine à Malmaison⁽¹⁾

Il y a toujours un très grand charme à évoquer dans le décor où elles ont familièrement vécu, les figures aujourd'hui disparues.

C'est celui que je trouve à vous parler de Joséphine en ne la séparant pas de cette Malmaison, dont le nom est un contre sens lorsqu'on lie à la vision de cette villa de la banlieue parisienne, la vision de celle qui l'a remplie de sa grâce.

Décor, ai-je dit.

Le mot vient de lui-même à la bouche quand il s'agit de cette séduisante actrice qui, dans ce cadre créé par elle et pour elle, joua si merveilleusement un rôle que la meilleure de nos comédiennes estimerait sans doute écrasant.

Il ne s'agit pas aujourd'hui, de vous retracer la vie singulière de cette petite fille des Antilles, qu'un caprice erroné de la Destinée fit monter sur le trône impérial. Il ne s'agit que de rappeler quelles scènes de sa vie lient à cette maison — tant que ces murs resteront debout — le souvenir de Joséphine Tascher de la Pagerie, ci-devant vicomtesse Alexandre de Beauharnais, générale Bonaparte, « épouse » du Premier Consul de la République, Impératrice des Français et reine d'Italie, souveraine triomphante, souveraine déclinée.

C'est bien un drame que je viens résumer ici : un drame que je ferai tenir, si vous le voulez, en quatre actes avec un prologue et un épilogue. Appelons ce drame : *Malmaison*. Mais rappelons-nous qu'il a sur les créations de nos dramaturges cette supériorité, qu'il a été vécu.

Le prologue d'abord, ainsi qu'il convient. Il a pour décor non pas la Malmaison, mais une demeure toute voisine. Le 26 septembre 1793, une dame se présente à la municipalité de Croissy : elle déclare se nommer la citoyenne Joséphine La Pagerie Beauharnais ; elle est femme d'un citoyen général Beauharnais, mère de deux enfants qui, avec elle, vont être domiciliés dans la maison Bauldry, sise à Croissy. Comme tout est à la démocratie, la citoyenne, très simplement installée dans ce modeste logis, entend que ses enfants apprennent, suivant le vœu de Jean-Jacques, des métiers manuels. En conséquence, Hortense apprenant la couture, le petit Eugène est livré à un brave menuisier de Croissy, le père Cochard qui, étant agent national de la commune, l'initiera tout à la fois au civisme républicain et au travail du rabot.

Tout de même, cette citoyenne, si zélée républicaine qu'avant peu elle signera une lettre au représentant du peuple Vadier : « Joséphine Lapagerie Beauharnais, sans culotte montagnarde », paraîtra vite suspecte. Après quelques mois de séjour, elle disparaîtra de Croissy avec la future couturière et le futur menuisier, pour se replonger dans Paris, où elle sera avant peu arrêtée et incarcérée, ainsi qu'il convient dans un pays qui, enfin, a recouvré la Liberté et découvert la Fraternité.

Qu'est-ce que cette singulière « sans culotte montagnarde » dont les voisins de Croissy ont si vite fait de jaser. C'est une jolie femme de trente ans, aux allures câlines et un peu nonchalantes, aux yeux caressants et tendres, de beaux yeux noirs dans un teint mat sous les cheveux sombres qu'enveloppent les fichus de soie : à y bien regarder, il a paru à Croissy que ce devait être une aventurière.

Oui, aventurière, si le mot s'entend d'une personne destinée aux grandes aventures. Car c'est déjà grande aventure que cette petite créole de Martinique soit devenue vicomtesse de Beauharnais, comme c'est déjà surprenante aventure que le vicomte de Beauharnais, surnommé, à la Cour de Versailles, Beauharnais le beau danseur, soit devenu général d'une des armées de la République.

L'aventure, elle vous est connue. Un beau jour, le comte de Beauharnais, ancien gouverneur pour le roi de la Martinique, a écrit au chevalier Tascher de la Pagerie, propriétaire fort besogneux des Trois Ilets, qu'entendant marier son fils Alexandre, il priait en grâce M. Tascher de lui expédier en France l'une de ses charmantes filles ; et, le 13 décembre 1778, la petite Yeyette des Trois Ilets, dont l'enfance s'était passée à vagabonder le long des rivages de la mer des Antilles, s'était, dans l'église de Noisy le Sec — vous voyez que Joséphine est personne de banlieue — unie au « beau danseur ».

Le beau danseur, d'ailleurs, s'était trouvé mauvais mari. Et depuis quinze ans, la créole, épouse délaissée, trahie et finalement séparée, menait l'existence la plus pitoyable, promenant ce demi-veuve de logis en logis. Ayant autrefois fréquenté une amie de Croissy, elle s'était attachée à ce petit coin d'Île de France. Elle avait cru s'y mettre à l'abri de la tempête qui soufflait depuis quelques mois, puis, emportée par son humeur vagabonde, elle était repartie pour Paris et Croissy oublia l'étrange citoyenne dont le fils petit ci-devant avait mené trois mois chez le père Cochard.

La jolie femme, un jour, cependant reparut. Elle avait, par miracle, échappé à la guillotine qui s'était montrée pleine de tact en ne lui enlevant que son mari, et, tout en ayant rue St-Dominique un appartement de ville, elle revenait à son coin favori de Croissy, devenue d'ailleurs une « merveilleuse » de Paris — c'était, vous le savez, l'expression consacrée pour qualifier les tapageuses élégantes qui gravitaient autour du Gouvernement thermidorien.

Vêtue ou dévêtue d'assez excentrique façon, la citoyenne scandalisait les honnêtes gens. Sans cesse un jeune roué arrivait de Paris à cheval ou en voiture avec bruyante compagnie : c'était le ci-devant vicomte de Barras, un des dirigeants de la République, qui venait demander à dîner à la citoyenne et c'étaient alors des fêtes à révolutionner tout le voisinage. La dame, qui était très désargentée, achetait à crédit les victuailles et empruntait aux voisins casseroles et assiettes.

Puis elle repartit encore, ayant acquis un bel hôtel — on ne savait avec quel argent — rue Chantreine, à Paris. Et on put croire encore une fois qu'on ne reverrait plus à Croissy cette étrange dame.

On devait la revoir un jour dans des carrosses marqués de l'aigle impérial, Impératrice des Français, Impératrice d'Occident.

Le prologue est fini.

Prologue en effet, car c'est de là que part notre pièce.

A voir dès l'abord Joséphine revenir obstinément à Croissy, nous devinons sans peine que le pays lui allait. Et voyez comme la nature déroute la logique et combien est complexe l'esprit des hommes ; en l'espèce, l'esprit des femmes.

Cette créole qui a vécu des années sous le ciel éclatant des tropiques et pare sa tête des fleurs ardentes des Antilles, la voici qui s'est à ce point éprise de ce paysage tempéré, de ce ciel doux d'Île de France, qu'elle rêve d'y couler ses jours en bonne bourgeoise aisée entre des parterres fleuris et un poulailler bien fourni, dans une de ces maisons de style médiocre et de modestes dimensions dont elle a précisément trouvé le type, tout près de Croissy.

Se promenant en ces cantons, la jeune femme s'est arrêtée devant une grille fermée ; à travers les branches elle a entrevu une maison blanche. Elle a trouvé que c'était gentil, calme, reposant. Elle a dit : « C'est là que j'aimerais vivre ». Elle s'est alors enquis : la villa s'appelle Malmaison, appartient à M. Lecouteux du Moley, fermier général, qui y a mené un certain train avant la Révolution. Heureuse Madame Lecouteux du Moley ! à du soupirer la ci-devant vicomtesse de Beauharnais. Et, à travers les grandeurs naissantes que lui vaudra sous peu son second mariage, avec le Général Bonaparte, dans les fêtes de Paris, dans les fêtes de Milan, sous les plafonds dorés du Luxembourg, dans les palais de marbre de Lombardie, elle songera en soupirant, à ces Lecouteux du Moley qui ont le bonheur d'avoir une petite maison blanche entre Saint-Germain et Paris.

Voulez-vous, qu'usant du privilège du dramaturge, nous sautions quelques années ? La toile qui est tombée sur le prologue, se relève sur le premier tableau de la Malmaison. Car nous y voici.

Vraiment, quand j'évoque Joséphine dans sa Malmaison, je crois rêver parce que je me rappelle un autre théâtre où je parlai d'elle devant un tout autre auditoire. L'auditoire était presque exclusivement créole, car c'était à la Nouvelle-Orléans que je parlais. A deux pas de là, la mer des Antilles caressait de sa grande nappe d'eau indigo la côte de Louisiane. Et les fleurs qui ornaient les jardins que j'avais vus dans la journée étaient les mêmes dont la petite Yeyette des Trois Ilets ornait ses cheveux noirs. Et devant moi, six ou sept cents dames évoquaient très bien la physionomie de Joséphine Tascher de la Pagerie. C'étaient les filles de créoles venues précisément il y a un siècle de St-Domingue, Martinique et Guadeloupe. Quelques-unes étaient très authentiquement cousines de La Pagerie. Et si rapidement que j'eusse pu les voir pendant cette semaine de séjour, je retrouvais en elles bien des traits de cette femme nonchalante, si tenace souvent dans ses desseins sous cette allure

(1) Conférence prononcée à la tribune des Grandes Conférences Catholiques sous les auspices de S. E. le Cardinal Mercier.

abandonnée, si souple qu'elle pouvait jouer tous les rôles, prendre toutes les figures, être grande dame ou grisette dans la même heure, et, caché sous cette feinte insouciance (une de ses séductions), un grand fonds de ruse hérité des Antilles.

Je suis allé revoir alors la Malmaison; à un retour, pour établir un pont entre les deux Joséphine, et, je le répète, j'ai cru rêver.

Voici une journée de l'été de 1802, un dimanche. Dans le jardin déjà agrandi toute une joyeuse bande s'ébat. C'est avant le dîner. On joue aux barres sur la pelouse entre les grands arbres.

Certes, cela ne ressemble pas aux scènes qui, du temps des Lecouteux du Moley, se déroulaient là. Alors des poètes comme Delille et Marmontel venaient de Paris soupirer des vers devant la belle Madame Lecouteux. Aujourd'hui, j'aperçois, à travers les buissons, briller des uniformes, mêlés aux robes claires. Sûrement la maison a changé de maîtres. Et c'est en effet une société bien nouvelle : de jeunes généraux de trente ans, galonnés, soutachés, brodés s'aperçoivent, dont les pères étaient, il y a seulement vingt ans, aubergistes ou artisans, et, parmi les jeunes femmes qu'ils poursuivent, plus d'une est, sans la Révolution, suivant le mot célèbre d'une princesse Bonaparte, leur nièce, « vendue des oranges » sur le pont d'Ajaccio.

Du côté des dames, voici Caroline Bonaparte, épouse du général Murat. Elle est exquise de jeunesse fraîche : « un paquet de roses trempé dans du lait », dit d'elle un témoin — et ce qui ajoute à l'autorité du jugement, c'est qu'il est formulé par une femme. Voici Madame Duchâtel, née Papin, délicieuse blonde à grands yeux bleus, très jeune femme du directeur général de l'Enregistrement. Voici Madame Maret, femme du secrétaire d'Etat des Consuls, une femme irréprochable, bonne mère, épouse fidèle, mais qui passe pour une des grandes élégantes de Paris ; tel cumul n'a jamais été interdit. Voici Madame Legendre de Luçay, l'épouse d'un gros financier dont on fera sous peu un préfet de palais ; gentille femme qui n'a aux yeux de Bonaparte qu'un défaut, celui d'arriver toujours en retard. Qui oserait, parmi nous, lui jeter la première pierre ?

Mais voici que s'éclaire du camp auquel elle appartient une charmante créature. Oh ! l'exquise figure qu'un Isabey, qui précisément est de cette partie, nous léguera : Laure de Permon, alors femme du général Junot, aide de camp du Premier Consul, demain duchesse d'Abrantes, toute vêtue de gaze rose, vaporeuse et légère, camarade d'enfance des Bonaparte et qui, devenue vieille dame, redira quarante ans après avec délices les jeux de la Malmaison dans les mémoires peut-être un peu fantaisistes, mais si amusants, que vous connaissez.

Elle enlace la taille d'une autre jeune femme, vêtue de blanc qui, ici, est tout à fait chez elle, Hortense, fille de la ci-devant vicomtesse de Beauharnais et épouse de Louis Bonaparte, jolie fleur des Antilles, elle aussi, qui, dans un sourire, découverte entre des lèvres très rouge un échin de perles, le seul que Joséphine, elle, ne pourra jamais montrer. Et voici encore une toute jeune femme, la petite Anguicé, fille d'une ancienne femme de chambre de la reine Marie-Antoinette, qui vient d'épouser Michel Ney, déjà général à trente et un ans et futur prince de la Moskowa.

Les uniformes rutilants qui se mêlent aux toilettes claires, c'est Bessières, c'est Soult, c'est Junot, c'est Eugène de Beauharnais, c'est Savary, c'est Ney, c'est Murat. Ce sont de jeunes officiers qui, en moins de dix ans, ont déjà vécu de grandes pages d'épopée et qui vont en voir bien d'autres. Généraux à l'âge où nos frères sont à peine capitaines, ces jeunes gens qui jouent, courent, rient, crient, se bousculent là, comme des écoliers en congé, ce sont futurs maréchaux, futurs ducs, futurs rois.

Ce sont les amis particuliers du général Bonaparte, ceux dans lesquels il met toute sa cordiale confiance. Tous ont la figure ouverte, le rire jeune, les yeux éclatants. Et c'est un spectacle charmant que toute cette jeunesse où la gloire a déjà ses élus et qui s'ébat sur la pelouse de la Malmaison.

Tout à coup de fous rires, des cris ironiques, des bravos ! Un des joueurs, un passionné de jeu qui y triche parfois sans vergogne, mais qui s'y donne en plein comme à toutes choses, vient, en courant, de heurter du pied une racine et de s'étaler tout de son long. Il se ramasse prestement au milieu des lazzi et cherche immédiatement sa revanche. A trente-trois ans, aucune chute n'est mortelle. Et c'est un solide joueur de barres que le général Napoléon Bonaparte. Oui, c'est lui, Premier Consul de la République qui est venu, comme tous les dimanches, secouer chez sa femme — comme il le dit lui-même — les soucis du pouvoir. Déjà, Napoléon perce sous Bonaparte, mais on ne s'en douterait pas à le voir, un peu brusque peut-être, mais si bon camarade avec les jeunes femmes comme avec les jeunes officiers, riant de

bon cœur de leurs plaisanteries, y répondant par de mordantes répliques. Et puis, la partie de barre finie, c'est lui qui criera : « Allons dîner ! »

On pénètre en bande tumultueuse et affamée dans la maison.

C'est celle que nous connaissons ; presque rien, en effet, n'a été changé depuis, car c'est de 1800 à 1802 que la maîtresse de céans a fait exécuter par l'architecte Fontaine les changements qu'elle a jugés opportuns dans la villa des Lecouteux du Moley.

Oui, la Créole, devenue femme du général Bonaparte, a enfin réalisé le rêve qu'elle caressait à Croissy, dans les temps de gêne et d'angoisse. Moyennant 290.000 francs — que d'ailleurs elle n'avait pas mais que plus tard a remboursés Bonaparte, — elle a, en l'absence du général alors en Egypte, le 1^{er} mars 1799, acquis la Malmaison. Et à peine maîtresse du logis depuis huit mois, elle a vu son mari devenir maître de la France.

Pour elle, cela veut dire qu'on va pouvoir dépenser sans compter ; et, de fait, dans les mois qui ont suivi, elle n'a pas jeté moins de 600.000 francs dans la réfection de la maison dont elle n'est pas cependant arrivée à faire un palais. Loin de là.

Le vestibule est peut-être ce qu'il y a de mieux et à peu près la seule pièce où l'on puisse tenir un peu nombreux. Avec ses quatre colonnes stuguées, il singe en réduction un vestibule de petit palais. Lorsque, aux grands jours, aux vingt joueurs de barres de tout à l'heure s'adjoignent de plus nombreux invités, on abandonna la salle à manger trop étroite. On dresse la table dans ce vestibule. Les jours de grande réception cependant, le vestibule est trop étroit encore. Alors on l'a allongé par la confection de cet avant-vestibule en forme de tente dont le toit est porté par des faisceaux de lances sur lesquels d'autres lances s'abattent. Bonaparte, qui aime le grand, n'a jamais approuvé cette entrée qu'il juge misérable. « Cela a l'air, a-t-il dit, d'une loge pour les animaux à montrer à la foire. » Mais c'est à peine s'il a voix au chapitre. Par une sorte de coquetterie où entre encore beaucoup de condescendance amoureuse vis-à-vis de Joséphine, il admet qu'il n'est pas ici chez lui, mais chez sa femme. Cette fiction lui est douce : quand, quittant les Tuileries, il se réfugie ici, il lui plaît d'abdiquer et, l'habitude aidant, il acceptera que tout ici contraire ses goûts pour le colossal et que, l'avant-vestibule ayant l'air d'une baraque foraine, son propre cabinet ait, dit-il encore, les apparences d'une sacristie.

Le vestibule franchi, puisque, ce dimanche-là, la bande des joueurs est modique, on va s'asseoir autour de la table de la salle à manger à gauche où, sur les murs, se déroulent, peintes par Lafitte, une théorie de figures allégoriques imitées de l'antique. Le dîner fini, on traversera le vestibule pour gagner les salons. Les deux pièces qui succèdent à la salle à manger, de l'autre côté, sont en effet pièces graves où ne s'aventure pas cette joyeuse bande : c'est d'abord la Salle du Conseil ; elle a été quelque temps la chambre de Bonaparte, puis il s'est lassé d'être séparé par tout un étage de la chambre de sa femme, et lassé assez vite, puisque, dès juillet 1800, nous lisons dans le journal de l'architecte Fontaine : « Il ordonne que l'on fasse une Salle de Conseil en place de sa chambre à coucher au rez-de-chaussée ». La salle en forme de tente ornée de trophées s'ouvrira aux ministres quand le chef de l'Etat les appellera à Malmaison. Et à côté, c'est la Bibliothèque cabinet de travail, à peu près identique à ce qu'on peut le voir. Car, si le bureau que nous y admirons n'est peut-être pas celui de la Malmaison, c'est le cas de dire : « Si ce n'est lui, c'est donc son frère ».

Murat, Junot, Lannes, Soult, Ney ne sont pas gens de bureau — pas plus d'ailleurs que Joséphine. Et, le dîner fini, on se répand dans les salons, gagnant, par l'antichambre, le salon de réception, exécuté par Jacob en 1800, avec ses lambris d'acajou, ses encadrements de velours, ses draperies en étoffe qu'ornent des tableaux de Gérard et de Girodet.

Soudain, on entend résonner la harpe : c'est au salon de musique. Hortense s'est mise à l'instrument et fait courir ses doigts aux ongles courts sur les cordes de cuivre. Et les amis affluent dans la grande pièce qui, aujourd'hui, a peut-être, de toutes celles de Malmaison, retrouvé le plus l'aspect d'autrefois et le retrouverait complètement si les tableaux disparus ou d'analogues reprenaient leur place. Hortense chante une romance : on applaudit, on s'attendrit. Car cette petite société participe à la sensibilité de l'époque. Et, sur un mot du Premier Consul, la soirée se termine. Les joueurs de barres repartent pour Paris dans leurs cabriolets, car il n'est pas encore question de carrosses.

Le Consul et Joséphine regagnent au premier étage leurs chambres,

je pourrais dire leurs chambrettes, tant sont modestes de dimensions ces petites pièces. Elles sont fort simples aussi. Ce n'est que plus tard que Joséphine, devenue impératrice, fera draper sa chambre dedrap rouge brodé d'or, en faisant simplement ainsi de cette chambre une vaste alcôve circulaire autour du célèbre lit en forme de bateau où elle mourra.

Ce n'est qu'un tableau, cette fin de journée : mais ce tableau auquel la Malmaison sert de cadre est extrêmement topique. Quels beaux jours que ceux de Consulat ; jours d'aurore superbes, lumineux, riants, pleins d'espérances. Cette petite société consulaire est jeune, cordiale, simple ; elle est jeune ! Et comme elle vieillira vite ! Comme elle se brûlera vite, décimée avant quatorze ans par le malheur ! Junot devenu duc et mourant fou en 1812 ; Ney devenu prince, fusillé en 1815, et fusillé presque à la même époque que Murat, devenu roi ; Hortense, meurtrie par la vie, démoralisée, séparée de son mari, Louis Bonaparte, par d'inséparables haines ; Lannes et Bessières, tués ; le reste désuni, déprimé ; Joséphine mourant assez misérablement, Napoléon jeté à Sainte-Hélène !

Ah ! dépêchez-vous, jeunes hommes et jeunes femmes, de profiter de ce répit que la vie vous laisse. Jouez de tout cœur aux barres et attendrissez-vous aux romances. La gloire vous guette qui est une affreuse maîtresse, exigeante et téroce, et puis la mort, rançon de la gloire.

Voici une belle journée de juin 1807. L'Empire est en fête. Une grande victoire à Friedland vient de faire de nouveau retentir jusqu'aux confins du monde le nom de Napoléon, Napoléon le Grand l'incomparable, l'invincible Empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération germanique, vainqueur ou arbitre de l'Europe entière.

En l'absence de l'Empereur, Joséphine peut parfois s'échapper des Tuileries ou de Saint-Cloud, où cependant il lui faut tenir sa cour. Elle s'échappe pour venir passer une nuit, quelques heures du jour à la Malmaison. Cette femme comblée par la destinée, et qui, partie de si bas, est arrivée si haut, souveraine d'un des plus vastes empires qui ont existé, partageant avec Napoléon la couronne la plus prestigieuse qui ait jamais brillé sur aucun front, elle ne trouve de joie qu'à revenir à la petite maison blanche voisine de Rueil.

Cette maison n'est décidément pas un caprice. C'est presque une manie. Dans cet Empire immense, c'est son Empire. Napoléon arrondit son empire : elle arrondit le sien.

La maison reste à peu près la même, sauf que pour la soutenir il a fallu élever le long des murs les pilastres qu'on a couronnés de statues. On a élevé, moyennant 30.000 francs, un petit théâtre aujourd'hui disparu où Hortense a organisé maintes représentations. Et on songe à organiser une chapelle, chapelle éphémère, car Joséphine n'est pas grande chrétienne. Mais c'est surtout le domaine qui s'est augmenté. Au parc des Lecouteux du Moley, elle a ajouté, ajoutée, ajoutée sans cesse. Elle a acheté des parcs, des champs, des prés, des bois, et le parc est devenu domaine. Dans ce domaine que traversaient seulement un modeste ruisseau, elle a voulu — en vain d'ailleurs — installer de grandes eaux, espérant amener dans ses pelouses tout l'étang de St-Cucuphat. Elle a bâti des grottes en rocailles, des temples antiques, des fontaines, des chalets, des kiosques. Elle y a installé des ménageries, des bergeries, des volières, des fermes. Mais surtout, oh surtout, elle a fait venir des fleurs, des fleurs, des fleurs.

C'est là un des goûts primitifs qui, des Antilles, lui est resté. Elle adore les fleurs éclatantes et tendres. Puis de l'adoration elle a passé à l'amour, et de l'amour à la passion. Et c'est maintenant passion d'un collectionneur, la plus persévérante, vous le savez, de toutes les passions.

Sur toutes les autres choses, elle est capricieuse et fantasque : elle achète des perruches, des cacatoès, des cygnes, des canards exotiques, des cigognes, un phoque, et surtout des singes, dont l'un, apprivoisé, porte redingote et fait révérence. Mais elle ne s'y intéresse qu'un jour. Elle met au contraire une passion constante à compléter ses collections de fleurs. Elle en fait venir de son île natale, elle en fait venir aussi de Perse, de Chine, de partout. Les jardins de la Malmaison sont devenus le royaume des fleurs. M. Frédéric Masson qui — ai-je besoin de vous le dire ? — sait tout, a, dans un des chapitres les plus curieux d'un de ses volumes sur Joséphine, dit quelle avait été cette débauche de fleurs et comment c'est l'Impératrice qui a introduit dans nos jardins le phlox, la camélia et cent variétés de bruyères, de myrtes, de géraniums, de mimosas, de rhododendrons, de dahlias, sans parler de ces tulipes et de ces jacinthes doubles de

Hollande, qu'elle eût voulu voir fleurir chaque année. « Voilà deux ans que je suis privée de les voir en fleurs, gémissait-elle : Bonaparte m'appelle toujours auprès de lui par ces moments-là ! »

Mais ce sont surtout les roses qu'elle aime, qu'elle cultive, qu'elle multiplie ; elle est arrivée à posséder deux cent cinquante espèces de roses. Elle en a baptisé : la Bonapartia, la Pageria, la Napoléon Impériale, la Joséphine Impératrice, sans parler de l'Agathe, de la Malmaison, du Souvenir de la Malmaison...

— Longtemps nous avons déploré que cette maison s'élevât sans qu'aucune de ces roses vint embaumer l'air et charmer les yeux. Et voici que Madame de Vilmorin, ayant déjà jeté à pleines mains des trésors de fleurs à travers les parterres, M. Graveaux est venu qui, appelé à l'aide par M. Ajalbert, est parvenu, vous le verrez tout à l'heure, à retrouver et à faire revivre ici cent nonante-sept des deux cent cinquante espèces que Joséphine avait ici collectionnées, si bien que ces jardins qu'elle avait peuplés de roses vont devenir un musée de la rose.

Ainsi Joséphine s'évoque mieux depuis dix ans, puisqu'on la peut ressusciter au milieu des roses dans sa roseraie. La voici qui descend, avec sa démarche si gracieuse dans sa nonchalance, les allées du parc. 1807 ! L'Empire semble au zénith. Et, de fait, il y parvient presque. Il semble que celle qui s'assoit sur le trône de Napoléon doive rayonner de joie orgueilleuse.

Mais la voici qui semble lasse et triste ! Oui, l'Empire est bien haut. Mais à mesure que l'Empereur s'élève, l'Impératrice est plus menacée. Point d'héritiers à cet empire. Peut-on plus longtemps souffrir une situation si scabreuse ? Et le mot « divorce » qui s'est murmuré dès le Consulat se dit tout haut et est sur toutes les lèvres. Les ennemis de Joséphine le répètent avec joie, ses amis avec un geste de résignation. L'Impératrice le devine dans tous les regards et derrière tous les fronts.

Pour lutter contre la raison d'Etat, elle n'a plus que ses charmes ; mais comme ces charmes s'usent ! Elle a maintenant quarante-quatre ans ! Pour beaucoup de femmes, c'est encore la jeunesse. Mais Joséphine est fille des tropiques : à douze ans, elle paraissait femme, à seize elle était mariée. Et éclatante de beauté jadis, elle est aujourd'hui fanée prématurément. Que de pâtes et de poudres, de postiches et de fards, il ne lui faut pour rester sous la couronne la belle Joséphine.

Comme, reposant son regard trouble sur les fleurs favorites, elle doit envier le sort de ces roses qui ne se fanent et ne s'effeuillent que pour renaître chaque printemps plus tendres et plus belles !

L'Impératrice est seule ici : elle erre mélancoliquement. Elle s'arrête aux temples, s'assoit aux grottes, caresse une gazelle, donne quelques grains aux perruches, revient aux roses.

Et puis, il lui faut bien vite rentrer ; ses dames lui rappellent qu'on l'attend le soir pour une fête aux Tuileries. Son exactitude à tenir la cour, la grâce souveraine qu'elle continue à y déployer, voilà maintenant le seul moyen qui lui reste de retenir l'Empereur. Et, en soupirant, la souveraine abandonne sa maison, ses bêtes, ses fleurs. Et une heure après, sans avoir pu s'arrêter à rien, elle court sur la route de Paris. Encore une victoire annoncée, la gloire augmentée, l'Empire grandissant. Il faut sourire, paraître, trôner. Et les petites gens disent : « Comme elle est heureuse ! » Elle, pendant l'interminable baise-main, songe : « Comme je serais heureuse à Malmaison ! »

Un grand carrosse roule vers Rueil venant de Paris ; une escorte de guides galope aux portières. Il pleut à torrents et la pluie fouette les cavaliers et les glaces de cristal de la voiture. Dedans une femme effondrée, lamentable. Les larmes en coulant ont entraîné le fard et les poudres. C'est le 16 décembre 1809.

Le divorce est consommé. Tout à l'heure, l'Empereur a, par un escalier dérobé, pénétré chez l'Impératrice aux Tuileries. C'est l'heure des adieux. Joséphine s'est jetée en sanglotant dans les bras de son mari d'hier. Il l'a embrassée longuement et puis lui-même, les yeux pleins de larmes — car l'événement le meurtrit lui aussi — il l'a brusquement quittée. Et elle est montée en voiture, bouleversée, sous le ciel plombé. Et elle court à la Malmaison comme pour se réfugier sa douleur dans la maison bien-aimée.

Dire qu'elle a désiré être libre d'y retourner à son aise ! L'y voici. Imaginez, le vestibule où nous sommes. Le carrosse qui est aujourd'hui dans les écuries de la Malmaison, s'arrête devant l'antevestibule. Quelques dames aident la malheureuse femme à descendre. Et la voici, le visage ruisselant de larmes, vieillie de dix

ans, à moitié fanée, qui traverse le vestibule, gagne par l'escalier les appartements du haut, s'effondre dans son lit. L'imagination d'un romancier arriverait-elle à forger ce drame, que l'historien peut reconstituer, moment par moment, les pièces en main ?

Ce sont alors de lamentables jours. En vain, l'Empereur que des lettres désolées ont appelé à Malmaison, y vient-il la consoler, la raffermir, la prêcher. En vain la comble-t-il de bontés et de largesses, lui fait-il des budgets princiers, lui laisse-t-il de quoi transformer, si elle le veut, la Malmaison en palais.

Joséphine est humiliée et écrasée. Elle n'est pas de ces femmes fortes que l'épreuve trouve et laisse debout. Que voulez-vous ? Elle est la petite Yeyette, élevée sans principes, sans âme, sans forces morales, jadis, à la Martinique, par la mulâtresse Marion. C'est une belle fleur dont la tige plie sous l'orage, près de se briser.

Elle est très malheureuse : elle devine que chacun aspire autour d'elle à quitter l'Impératrice déchu. Ceux qui restent à Malmaison, montrent par des allures familières qu'ils ne sont plus une cour, mais un groupe d'amis obligeants — d'amis provisoires — des amis de villes d'eaux.

Et peu à peu elle même décroît. Le trône avait été pour elle une armature qui la tenait droite. Elle va, à Malmaison, reprendre les allures bohèmes et faciles, laisser la vie couler et aussi l'argent sans compter, et autoriser toute une petite société à ce laisser-aller qui, bientôt, fera de Malmaison la demeure la moins bien tenue qui soit.

Mais si les salons, où se nouent ou se dénouent les intrigues, retiennent le soir des chants et des rires forcés où l'on s'étourdit, quelques pièces restent fermées, ce sont celles qu'habitait le Maître. « Tout, écrit un témoin, était resté exactement dans le même état que lorsque l'Empereur avait quitté son cabinet ; un livre d'histoire posé sur son bureau, marqué à la page où il s'était arrêté ; la plume dont il se servait conservait l'encre qui, une minute plus tard, pouvait dicter des lois à l'Europe ; une mappemonde sur laquelle il montrait aux confidents de ses projets les pays qu'il voulait conquérir, portait les marques de quelques mouvements d'impatience, occasionnés peut-être par une légère contradiction.

« Joséphine seule s'était chargée du soin d'ôter la poussière qui souillait ce qu'elle appelait ses reliques, et rarement elle donnait la permission d'entrer dans ce sanctuaire. Le lit romain de Napoléon était sans rideaux ; des armes étaient suspendues aux murailles et quelques pièces de l'habillement d'un homme éparées sur les meubles. Il semblait qu'il fut prêt à entrer dans cette chambre d'où il s'était banni pour toujours. »

C'est là, un assez beau trait de caractère de Joséphine, encore qu'il y eût peut-être un peu de mise en scène en ce décor d'intimité interrompue.

Un autre qu'il faut signaler, c'est l'inlassable bonté, la bonté parfois fâcheuse dont tant de gens abusaient. « La bonne Joséphine », disait-on d'elle. Oui, bonne, malheureusement de ces bontés faciles qui ne coûtent parfois à celles qu'on en loue que la poignée d'or qu'on ne sait pas refuser. Ah ! oui, la bonne Joséphine qui ne savait ni refuser ni réprimer.

Dans sa solitude morale, une seule compensation : la présence à la Malmaison de ses petits-enfants, les petits garçons de Hortense. Dans ce rôle de grand-mère-gâteau, elle donnait carrière, sans scrupules ni limites, à ce goût de plaire qui chez elle était inné. Un de ses petits-fils, après avoir couru bambin dans le sable de ces allées, écrivait soixante ans plus tard ses souvenirs d'enfance. C'était celui qu'on appelait familièrement « Oui, Oui », le petit Louis Napoléon, plus tard Napoléon III, et peut-être est-il intéressant d'entendre le futur Empereur nous dire ses souvenirs de Malmaison :

« Je vois encore l'Impératrice Joséphine, dans son salon, au rez-de-chaussée, m'entourant de ses caresses et flattant mon amour-propre par le soin avec lequel elle faisait valoir mes bons mots. Car ma grand-mère me gâtait dans toute la force du terme, tandis qu'au contraire, ma mère, dans ma plus tendre enfance, s'occupait à réprimer mes défauts, et à développer mes qualités. Je me souviens qu'arrivés à la Malmaison, mon frère et moi, nous étions maîtres de tout faire. L'Impératrice qui aimait passionnément les plantes et les serres chaudes, nous permettait de couper les cannes à sucre pour les sucer, et toujours elle nous disait de demander tout ce que nous voudrions. Un jour qu'elle faisait cette même demande, la veille d'une fête, mon frère, plus âgé que moi de trois ans, et par conséquent plus sentimental, demanda une montre avec le portrait de ma mère. Puis moi, lorsque l'Impératrice me dit : « Louis, demande tout ce qui te fera

plaisir », je lui demandai d'aller dans la crotte avec les petits polissons. »

Ainsi, cette maison qui avait abrité les grands rêves de Bonaparte, était peu à peu devenue une maison bourgeoise, mais où tout le monde, à la vérité, vivait à sa guise : de la maîtresse de céans aux dames d'honneur et des enfants aux domestiques. Parfois, on manquait d'argent. L'Empereur, inlassablement, bouchait les trous et on reparait de plus belle. Napoléon n'osait parler trop fort : il faisait passer de sages avis ! « Il ne serait pas toujours là ! » L'Impératrice déchu pouvait, devait faire des économies pour ses petits-enfants. On la traitait en grand-mère, mais c'était de ces grand-mères qui gâtent leurs petits-enfants, mais ne thésaurisent pas pour eux.

Le coup de tonnerre éclata en 1812, suivi de bien d'autres en 1813 : puis c'est la grande débâcle en 1814.

C'est à cette date qu'il faut enfin nous transporter. Et nous touchons au dernier acte du drame.

Le 24 mai 1814, vous trouveriez la Malmaison en fête. On y attend grande compagnie, princière, impériale compagnie, et tout est prêt pour le bal.

Qu'est-ce à dire ? Vous vous interrogez ? Voyons, le 24 mai 1814 ! Mais Napoléon vient d'être précipité du trône ! Napoléon est exilé, relégué, presque empoisonné déjà dans le ridicule et lointain domaine qu'on lui a assigné dans l'île d'Elbe.

Pour quel autre Empereur peut-on, dans la maison achetée jadis par la générale Bonaparte, mais payée par Napoléon, préparer un gala ?

Le 24 mai 1814, quelle maison française — même si l'ombre du grand Empereur n'y erre pas — peut s'ouvrir à la joie ? La France est vaincue, piétinée, meurtrie : les Étrangers l'occupent et la malmenent. Comment peut-on, à l'heure où la patrie est en deuil, disposer des lampions, pendre des lustres, monter un orchestre, parer sa demeure et y appeler la danse ?

Sans doute. Et cependant, le 24 mai 1814 la maison est en fête.

Joséphine y attend à dîner le Tzar Alexandre, le roi de Prusse, des grands-ducs, des généraux alliés.

Vous n'en croyez pas vos oreilles, et cependant cela est.

« Que voulez-vous ? la bonne Joséphine est affolée. La prédiction de Napoléon s'est réalisée. Il n'est plus là et, à l'heure où il a sombré, l'Impératrice déchu avait plus de deux millions — exactement 2.484.810 francs — de dettes.

Si on lui retire ses dotations et pensions, que deviendra la malheureuse ?

Nous savons qu'elle n'était pas Spartiate, et que le hasard le plus singulier avait uni au dernier des Romains ce joli oiseau des Indes Occidentales.

Les souverains alliés seuls pouvaient intercéder près de Louis XVIII, pour lui assurer, avec le maintien des pensions, la possibilité de continuer à vivre sans compter, jusqu'à la culbute finale que chacun peut prévoir.

Eux, les souverains, étaient heureux de faire à bon compte les galants chevaliers. Obliger l'Impératrice, c'était prendre un avantage nouveau sur Napoléon. La voir à leurs pieds tout en se mettant aux siens, quelle revanche !

Elle s'est laissée faire. Elle les a reçus. Elle les reçoit encore. Et ce 24, on attend à dîner les souverains étrangers.

Depuis huit jours cependant, elle est malade, ayant contracté un gros rhume accompagné de fièvre dans une promenade à Saint-Leu. La figure toute pourpre de fièvre, Joséphine accueille avec sa grâce coutumière le tzar, sous le vestibule où nous sommes réunis. Elle vous voyez-vous, Elle, toujours désireuse de plaire, plus désireuse que jamais parce qu'elle a tant d'intérêts à conquérir et que la voix du scrupule est étouffée ; lui, le Slave aux yeux caressants, à la parole dorée, aux gestes chevaleresques. Et les voici qui dînent en nombreuse société. Après le dîner on danse. Le tzar offre la main à la Créole : ils ouvrent le bal, puis sortent, s'enfoncent dans le parc, bien imprudemment, car sur ses épaules nues, la malade n'a jeté qu'une légère écharpe et nos nuits de mai en Ile de France ne sont pas des nuits de Martinique. L'Empereur de Russie la quitte sous de grandes promesses et s'éloigne avec son escorte sur la route de Paris. Il pense ménager une entrevue entre l'aimable femme et le roi Louis XVIII aux Tuileries.

La Destinée se chargeait d'épargner à la femme de l'Empereur proscrit cette dernière honte. Lorsque, le 27, le tzar se présente de nouveau à la Malmaison, il trouve la maison consternée. L'Impératrice est très malade au lit.

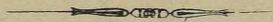
Grands Ateliers d'Art Religieux

COMPAGNIE DES ARTS

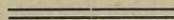
POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 3.000.000 Francs



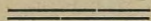
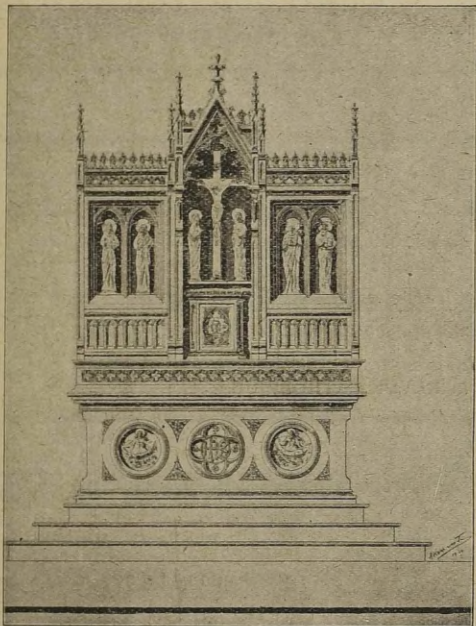
SPÉCIALISÉS POUR L'EXÉCUTION DE TOUS TRAVAUX DE
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE — PEINTURES RELIGIEUSES
— TABLEAUX — DÉCORATION MURALE — STATUAIRE —
BRONZE — CUIVRE — ETC. — EN TOUTES MATIÈRES ET EN
: : : : TOUS STYLES : : : :



PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
GRATIS SUR DEMANDE

ENTREPRISES GÉNÉRALES — BELGIQUE — ÉTRANGER

Fournitures complètes pour églises,
: : CHAPELLES ET SACRISTIES :



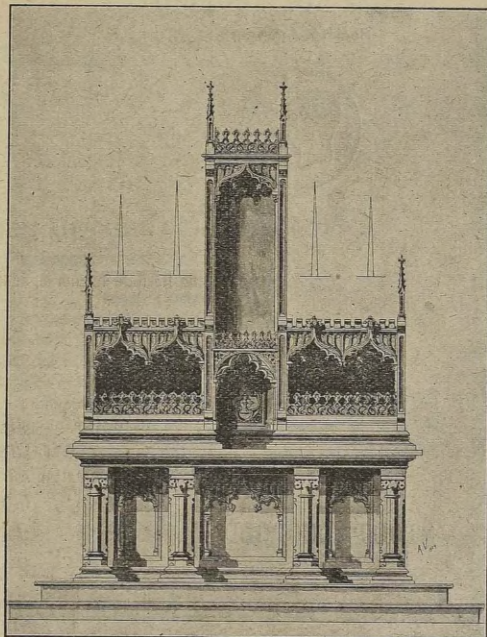
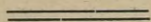
STUDIO — ATELIERS — BUREAUX

15 - 17 - 19 Rue de la Croix de Pierre,

BRUXELLES — Téléph. : 479.60 - 483.11

Adresse télégraphique : Artes - Bruxelles

Comptes chèques postaux 1057-27 : :



MICHEL SWARTENBROECKX

AGENT DE CHANGE AGRÉÉ

22, rue Royale, 22 (Parc), BRUXELLES

Téléphone : 209.06

Compte-Chèque-postal : 126.202

Adresse Télégraphique : Swartbourse-Bruxelles

ORDRES DE BOURSE

Renseignements financiers de premier ordre

Circulaire privée gratuite sur demande

De Backer-Van Camp

73, Rue Royale

(en face de la Colonne du Congrès)

TÉLÉPHONE : 275.63

BRUXELLES

OBJETS D'ART - PORCELAINES - CRISTAUX

VERRERIES D'ART

DE

" LALIQUE ,,

Voyages Belges

36, Boulevard M. Lemonnier

BRUXELLES

Voyages individuels et collectifs à forfait et en tous pays

Une Semaine à la Côte d'Azur : 650 francs

Prix comprenant chemin de fer, hôtels, excursions en auto-car, pourboires et taxes. — Départs à volonté.

Rome et l'Année Sainte 1925

Départ accompagné toutes les semaines à partir du 21 Décembre 1924.

Journal envoyé, à titre gracieux, sur demande, à tous les lecteurs de la REVUE CATHOLIQUE.

Brasserie Léopold

Société Anonyme



LÉOPOLD



Rue Vautier-Bruxelle^s



302,69 & 302,75



Brapold, Bruxelles



Bruxelles, Q.-L.



17117.

Nos déclarations au fisc des matières premières employées

1913	760.115 kilogs
1914/18	■ Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches.
1919	371.750 kilogs
1920	767.025 kilogs
1921	1.109.450 kilogs
1922	1.635.930 kilogs
1923	2.226.030 kilogs

Chiffres éloquentes }
Accroissement considérable } dus à nos Bières de } Qualité fine
Forte densité

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

NOS BIÈRES FINES

LIBERATOR LEOPOLD

(Munich) Densité 6°2

STOUT LEOPOLD

Densité 7°5

BOCK LEOPOLD

(Pâle) Densité 5°2

La concurrence par la qualité

Deux jours après, c'est fini. Le 29, à huit heures du matin, la chambre rouge et or est dans un étrange désarroi : Couchée dans le lit aux cygnes dorés, la pauvre créature agonise. Un prêtre appelé en hâte administre les sacrements. Les femmes sanglotent : la reine Hortense se désespère. A midi, ce n'est plus de draperies rouges mais de voiles noirs qu'il faudrait tendre cette chambre. Joséphine, a levé un instant les yeux, murmuré, dit-on, le nom de Marie-Louise, et est morte.

Le 2 juin, un cortège princier s'organisera dans les jardins. A travers les pelouses d'un vert tendre et les buissons de roses multicolores, tandis que sonnent aux murs les cloches de Rueil, une foule peu recueillie se presse. Le cercueil est descendu de la chambre rouge. En tête du cortège marche un détachement de la garde russe impériale. C'est le dernier détail paradoxal de cette prodigieuse existence : la petite créole de Martinique, devenue Impératrice des Français, est conduite à sa dernière demeure par les soldats de Russie, qui viennent de renverser l'impérial époux et tiennent la France sous leur botte.

La toile peut se baisser : la vie a réalisé ce miracle d'être cent fois plus invraisemblable que le plus invraisemblable des romans. La Malmaison est acte : les roses s'effeuillent lentement. Elle n'est plus là pour en recueillir les pétales.

Et voici cependant qu'une dernière scène — certes bien imprévue des gens qui, le 2 juin 1814, ont fait escorte au cercueil de Joséphine — se déroule, prologue digne de ce drame fait de contrastes romanesques et de péripéties singulières.

Le 25 juin 1815 — un an après — vous retrouvez la petite villa blanche pleine de bruit. Qui ose y pénétrer, Joséphine n'étant plus là ? La grille s'est ouverte devant une voiture : la reine Hortense tout de noir vêtue est là, pour recevoir l'hôte qui n'est plus le Tzar de Russie ; un gros homme aux cheveux rares, le teint plombé par les insomnies et d'affreuses déceptions, la démarche alourdie par la fatigue atroce des derniers jours, descend de voiture. C'est Napoléon.

Il est revenu, vous savez par quelle miraculeuse randonnée, et a repris la couronne avec l'épée. Et avant de combattre l'Europe qui se porte contre lui, avant de partir pour les plaines de Waterloo, déjà il est venu là, à Malmaison, se recueillir et penser. Seule la reine Hortense l'a alors reçu : il s'est promené avec elle à travers les allées du jardin qui lui rappelait ses heures de jeunesse enivrante, la femme qu'il avait adorée, les amis qui, sous le Consulat, s'ébattaient avec lui sur ces pelouses, les entretiens familiers, les nuits passées dans cette petite chambre que la mort avait enténébrée. Il a gravi l'escalier, mais au seuil de la chambre, il a ariété Hortense elle-même d'un geste et a pénétré seul : il y est resté de longs moments et est sorti les yeux rouges. Puis il est parti se battre.

Le 25 juin, il revient battu et de nouveau dépossédé. La veille il avait abdiqué et, en attendant qu'on lui permît de gagner un port français, l'Océan, l'Amérique où il rêvait d'aller refaire sa vie, il avait tout de suite pensé à abriter à la Malmaison son âme blessée et son corps fatigué.

Il y resta trois jours. Peut-être gardait-il l'espoir que Paris menacé par l'ennemi le rappellerait. Il frémissait aux bruits de fusillade qui, de Chatou où l'on se battait, lui arrivaient ici.

Cependant, il promenait sa mélancolie à travers les pièces de la maison, les allées du jardin : il n'écartait plus Hortense. Il s'épanchait. Il repassait tous les incidents que lui rappelaient ces lieux : les jeux d'autrefois, les plaisanteries de Lannes, Junot, Bessières, amis disparus, et surtout les paroles, les gestes de Joséphine. Un moment, il dit comme se parlant à lui-même : « Je ne puis m'accoutumer à habiter ici sans elle. Il me semble toujours la voir sortir d'une allée et cueillir une de ces fleurs qu'elle aimait tant... C'était bien la femme la plus remplie de grâce que j'aie jamais vue ».

Le 29, dans un dernier sursaut, il fit mine de remonter à cheval et de partir pour Paris ; il en fut empêché. Il renonça et, soupçonna qu'on profitait de ce retard, pour le livrer qui sait, en effet, si, alanguï et comme paralysé par les souvenirs qui hantent cette maison, il ne s'est pas bien imprudemment attardé, s'il n'a pas compromis ses derniers amis et, à la Malmaison, laissé se préparer la prison de Sainte-Hélène ; il voulut s'en aller, gagner la mer qu'il espérait encore libre. Une calèche jaune attelée de quatre chevaux de poste vint le prendre à la petite porte du parc sur le chemin de traverse conduisant à la Celle-Saint-Cloud. L'Empereur était dans son cabinet. Prévenu, il se leva, promena un dernier regard dans la bibliothèque, traversa la Salle du Conseil, la salle à manger, le vestibule d'un pas très ferme, passa dans le jardin par le petit pont-levis que flanquaient les obélisques rouges, et gagna à travers le parc la poterne où l'attendait la

voiture. Il ne dit pas un mot : dans la voiture il ne parla pas plus. Ce silence est une des choses les plus tragiques qu'on puisse imaginer.

Et derrière la voiture s'effaçait le paysage familial, théâtre désormais désaffecté d'un grand drame.

Ce décor, je me suis efforcé de le faire revivre devant vous. Il faudra que vous alliez le voir ou le revoir.

Vous y rechercherez, vous aussi, Joséphine et, à force de la chercher, vous la verrez peut-être reparaître, entre les murs de son appartement, au tournant des allées, foulant le sable jaune de ses cothurnes roses, cueillant une jolie rose et la laissant s'effeuiller entre ses doigts. Et à ses côtés, vous évoquerez le Consul, plein de jeunesse et d'entrain, l'Empereur venant se reposer du travail et de la gloire, le souverain vieilli venu revivre, avant de se jeter au gouffre que Sainte-Hélène lui prépare, des souvenirs doux, tendres et amers.

Dans cette petite maison et ce jardin parfumé, vous remuez, avec les souvenirs, des pensées philosophiques. Car, avec Joséphine et Napoléon — les hôtes disparus de la Malmaison — s'évoquera à votre pensée le roman le plus propre à faire mesurer les prodigieuses vicissitudes que la vie peut réserver aux acteurs qu'elle jette sur la scène du monde.

LOUIS MADELIN,
Député des Vosges.



L'alliance avec Rome

Dans le présent article je m'adresse à ceux qui, — comme moi — sont en dehors de l'Église catholique romaine. Je voudrais, si je le pouvais, persuader à l'honnête citoyen ordinaire (qu'il ait ou n'ait pas d'opinions théologiques), qu'au point de vue de l'action sociale en général, il agirait non seulement avec prudence mais avec rectitude morale, en coopérant avec les catholiques romains. Hélas ! on rencontre constamment des personnes sympathisant entièrement avec les buts que l'action catholique poursuit dans notre société, et qui, pourtant, par suite de désaccords d'ordre théologique, restent hostiles à la grande armée qui lutte pour ce qu'ils chérissent eux-mêmes.

Si aucun péril ne nous menaçait tous, pareille attitude serait de peu d'importance. Malheureusement, il n'en va pas ainsi. De tous côtés les fondements de notre société, de toute société civilisée, concevable, sont assaillis.

Celle de ces attaques qui, la première, peut-être, vient à l'esprit, est la menace d'une révolution politique. Ce n'est pas la seule. Non contente de menacer la propriété (ce seul soutien possible de la liberté personnelle et collective), non contente de déchirer en morceaux la vie familiale, notre génération a vu déjà la guerre la plus désastreuse de l'histoire. Et comme si tout cela ne suffisait pas, afin qu'aucun champ de l'activité humaine ne pût rester à l'abri, ceux qui voudraient nous détruire s'en sont pris à la raison elle-même.

Il est peut-être inexact de dire que ces destructeurs ont érigé en dogme sacré la *dérison*, mais ce n'est qu'à moitié inexact. Pas de loi élémentaire de la pensée, pas même les axiomes de la géométrie, auxquels il n'ait été porté atteinte.

L'inaptitude à distinguer entre la vérité et l'hypothèse a dépouillé nos savants de toute vérité, tout comme le sur-nationalisme a vidé les trésoreries européennes de toute monnaie.

Et en attendant, nous autres Américains, comme passe-temps, nous nous payons un commencement de guerre religieuse, qui promet.

Avant d'aborder mon travail, il serait indigne de ma part de ne pas me souvenir du grand Français, dont la plume a récolté, dans ces mêmes champs, de si riches moissons.

Venez, Maurras, maître et capitaine des Alliés de l'Église, et soyez-moi favorable. Oubliez, ne fût-ce que pour un moment, la folie et la tristesse qui règnent dans votre cher pays et inspirez-moi. Prêtez-moi un peu de votre esprit lumineux, de votre lozique alerte, de votre ardeur sereine ; vous en avez en quantité bien suffisante.

Prêtez-moi un peu de votre amour pour ces choses saintes et séculaires, auxquelles vous ne croyez pas.

Je ne vous demande pas le charme dorique de votre style : immortel, il est bien à vous et ne saurait naître sous une autre main.

Si vous voulez bien m'inspirer, je ne reculerai devant aucune tâche.

* * *

Ainsi donc : L'Église catholique romaine est un fait. De tous les groupements chrétiens, c'est le plus nombreux et en même temps le plus répandu dans le monde.

Ses prétentions ou sa façon de les exposer, nous pouvons les rejeter ; ce n'est pas en les rejetant que nous supprimons l'existence même de cette organisation. Pour chaque maladie dont notre société souffre ne prescrit-elle pas un remède net et défini ?

Prenez d'abord la question des obédiences locales vis-à-vis de l'obédience universelle : la plupart des hommes qui pensent ne voient-ils pas clairement que notre monde a besoin d'un saine internationalisme, qui ne détruirait pas les loyalismes nationaux, mais les dépasserait ?

Le nationalisme pur et simple, cette soi-disant religion de l'homme moderne, ne suffit pas. Celui-ci peut trop facilement servir l'avidité collective et un désir illimité de puissance.

Il y a pire : le nationalisme demande trop de sacrifices humains.

Or l'internationalisme implique un centre, un organe quel que part. Quelles sont donc les forces internationales actives de nos jours ? et quels espoirs pouvons-nous y trouver ? Il va sans dire que nous devons commencer par mettre de côté les révolutionnaires internationalistes et les banquiers qui ne le sont pas moins. Ce n'est pas la stabilité que nous promettent les premiers, mais rien qu'une série de convulsions sanglantes. Quant aux banquiers, quoiqu'ils recherchent bien une certaine stabilité, ils n'ont pas apparemment réussi jusqu'ici à inspirer le degré d'affection nécessaire à une autorité stable et saine.

Et la S. D. N. ?—Celle-ci, si jamais elle prend une importance quelconque, devra employer la force ou la persuasion, donc l'autorité morale. Même si elle recourt à la force, son action devra être mise au service d'un droit reconnu, pour être plus qu'une simple tyrannie.

Mais qu'est-ce que le Droit ? Qu'est-ce que la Justice ? Les petites bandes corrompues d'individus suspects qui constituent la plupart des gouvernements modernes, pourraient-elles nommer une commission capable de définir les questions de morale ?

Poser cette question, c'est la résoudre. Je ne prétends pas que la S. D. N. ne vaille rien ; je ne dis que ceci : son inaptitude à définir les questions morales doit limiter de façon permanente son utilité, car l'accord seul dans les questions morales unit de façon permanente l'homme à l'homme.

Si un autre adopte ma religion, celle-ci n'a pas diminué,

mais s'est accrue. S'il me prend ce que j'ai, je suis plus pauvre, et non pas plus riche que je n'étais. Les intérêts matériels ne peuvent que diviser.

* * *

Passons maintenant à la Papauté. Celle-ci prêche une morale, qui prétend être universelle. Elle constitue pour 200 millions d'hommes, peut-être, répandus dans le monde entier, un centre de vénération.

Je vous accorde, si vous le voulez, que de nos jours elle s'est souvent abstenue d'agir ; que, lorsqu'elle agissait, son action était timide ou mal placée.

Je vous accorde tout ce que vous voudrez, la Papauté reste quand même un organe d'internationalisme constructif, que le monde ne saurait dédaigner ou négliger.

Nous avons envisagé l'Église romaine par rapport à la guerre entre nations, envisageons-la maintenant en ce qui concerne la guerre des classes. Parmi les adversaires de la propriété, il y a une contradiction inconciliable. Au point de vue négatif, ils font appel à l'esprit du chaos ; du point de vue positif, leur État tout-puissant réduirait ses sujets à quelque chose rappelant de très près l'esclavage. Or, à tout cela Rome répond par la bouche du Pape Léon XIII : la propriété est un droit naturel ; elle est le principal appui terrestre des individus et des associations d'individus contre les caprices des puissants. En l'affaiblissant vous affaiblissez la liberté.

Si vous la détruisez, c'est la liberté que vous détruisez.

Un autre groupement religieux en a-t-il dit autant ?

Cela veut-il dire que l'Église romaine ne voit rien de bon dans le communisme ? Que non. Les seuls vrais communistes des temps passés ou présents, ce sont les moines ou les nonnes.

Cela ne veut pas dire non plus qu'elle ne fait que regarder avec satisfaction les choses comme elles sont. Nullement. Aux jours de sa plus grande puissance, les riches n'étaient pas irresponsables comme ils le sont aujourd'hui. Ils étaient astreints, de par les coutumes en usage, à maintenir et à commander la police locale, à exercer la magistrature locale, à accomplir une nuée d'autres devoirs pénibles. En ce temps-là, le *business man*, ce maître impérieux de notre société moderne, était continuellement rappelé à ses obligations envers la communauté au moyen d'un système compliqué et logique de morale économique.

Par sa doctrine du « juste prix » l'Église ne se lassait jamais de régulariser les mouvements destructeurs du pendule économique, allant de la prospérité à la stagnation.

Le commerce et l'industrie étaient organisés en corporations, précisément dans le but d'empêcher la croissance d'un prolétariat dégénéré, pareil à celui qui souille nos cités. En prononçant ces paroles : « Celui qui construit une fabrique construit un temple, celui qui y travaille y prie », le président Coolidge a employé un langage purement catholique et médiéval.

* * *

Plus important encore que cette lutte en faveur d'un saine internationalisme et d'un adoucissement à la guerre des classes, est l'effort catholique pour sauvegarder le mariage, de tous les attachements humains le premier et le plus profond.

Le fléau du divorce a atteint chez nous, Américains, des proportions telles que les mots manquent pour les exprimer.

Ici la difficulté de trouver un remède a une importance autrement grande que quand il s'agit de haines entre nations ou entre classes. Le monstre s'étale dans toute sa hideur.

Le nombre des divorces aux États-Unis crie vengeance au ciel.

Dans cette question du divorce la difficulté ne consiste pas à diagnostiquer le mal, mais bien à trouver des médecins capables de persuader au peuple de recourir à ce seul remède : patience et maîtrise de soi-même.

Là encore Rome se dresse tel un grand rocher. Ses fidèles sont immunisés contre ce fléau qui, parmi nous, fauche ses victimes par dizaines de mille. Sans Rome où en seraient aujourd'hui notre législation sur le divorce et le nombre des divorces aux États-Unis ?

* * *

Après avoir touché à ces grandes questions, il est difficile d'en trouver d'autres aussi importantes. Il reste pourtant encore un grand domaine de l'existence, celui de l'instruction et de la science, où l'Église romaine a quelque chose d'important à dire.

Tout homme instruit digne de ce nom vénère le passé. Les écoliers et les barbares, qui se sont improvisés tels, sont les seuls à discourir d'un progrès qui n'aurait pas ses racines dans la tradition.

La plus grande partie de notre culture nous vient de l'ancien monde classique. Notre époque, avec sa philosophie allemande, son industrialisme, sa versification libre, son art nouveau, est passablement terne et laide. Que serait-elle sans ses liens artistiques et culturels avec le passé ? C'est un instinct d'importance vitale pour notre société qui pousse les plus sages d'entre nous à s'attacher à l'étude des classiques. Elle serait sans espoir, leur lutte, si l'Église catholique romaine n'insistait tant sur le latin.

Imaginons, pour un instant, le pire des avenir possibles. Imaginons-nous l'humanité (ayant Nietzsche, Freud, etc. pour bergers) retournant docilement au culte païen de ses propres appétits. Une telle folie ne disparaîtrait-elle pas plus vite, si on pouvait montrer aux pauvres créatures l'état de satiété et de désespoir du monde antique ? Mais cela serait-il possible sans le latin ?

— Peut-être bien est-ce un tempérament engendré par la familiarité avec la phrase latine, solide et définie, qui a aidé les hommes de science catholiques romains à résister à cette mode qui consiste à raconter de savants contes de fées et à les baptiser « science ». Ils se refusent à mêler les suggestions et les possibilités aux preuves. Voyez leur immunité quant au bavardage évolutionniste. On a trouvé des ossements d'animaux « supérieurs » dans le roc, — d'accord ; des rocs apparemment plus anciens ont livré des traces de types « inférieurs » ; d'accord encore. Ils ne s'en refusent pas moins à voir dans ce fait suggestif une *preuve* que les types plus simples aient engendré les types plus complexes. Cela a pu être ainsi ; cela n'en reste pas moins une hypothèse, une supposition.

Ces façons de raisonner veulent-elles dire que l'Église catholique habitue ses savants à s'appuyer de façon exagérée sur la logique pure ? Non. Elle répète toujours que la raison, souveraine dans son domaine, a des limites, au-delà desquelles elle ne saurait dominer. Voyez sa réponse aux sophismes kantien, aujourd'hui intellectuellement à la mode. Le vieux tisseur de toiles d'araignée de Koenigsberg niait qu'il existât une preuve précise de l'existence de Dieu. Il insistait donc (et ce qu'il disait était plus ou moins vrai, en un certain sens) qu'on ne saurait logiquement démontrer l'existence du monde extérieur. Les savants scolastiques de l'Église répondirent en souriant : « Ces choses-là sont trop sérieuses pour plaisanter

à leur sujet. Vous êtes forcé, M. Kant, comme tout autre homme sensé, de supposer que le monde extérieur existe. Si, dans votre cœur, vous niez cette réalité, les portes d'une maison de santé s'ouvriraient à votre intention. Au XII^e siècle nos prédécesseurs ont réglé cette question-là avec Maimonide, subtil destructeur juif ».

Je conclus. L'existence seule de la Papauté nous aide à espérer une entente meilleure entre les nations. Au point de vue de sa morale économique, comme dans l'histoire du Moyen Âge catholique, l'Église est porteur d'un grand message dans l'intérêt de la justice sociale. Sans elle la lutte pour le droit de propriété et pour la sainteté du mariage serait en vérité une lutte désespérée. Par l'emploi du latin elle nous aide à préserver cet héritage du monde méditerranéen antique, dont dérive toute notre culture.

Aucune lubie ne saurait dépouiller ses savants de leur raison ni de leur bon sens. Si nous ne pouvons lui donner notre obédience, tout au moins a-t-elle droit à notre respect.

HOFFMAN NICKERSON.

New-York, novembre 1924.



Le Budget de 1925

Le budget de 1925 est présenté en équilibre. Escomptant le vote de 120 millions d'impôts nouveaux, le ministre des Finances prévoit 4 milliards 268 millions de recettes et 4 milliards 246 millions de dépenses, y compris le coût de la péréquation évalué à 210 millions.

M. Theunis, dans le lumineux Exposé qu'il a publié ces jours derniers, ne cache pas sa satisfaction. Il faut avouer que l'on aurait mauvaise grâce à nier que les résultats obtenus par le Chef du gouvernement en quatre années de gestion sont singulièrement réconfortants : ses patients efforts nous ont dotés d'une technique budgétaire qui est un modèle du genre ; le contrôle des dépenses engagées a mis fin à l'abus des dépassements de crédits. Le budget ordinaire a successivement pris en charge toutes les dépenses dont la science financière exige le paiement par l'impôt et non par l'emprunt. Pour 1925 seulement c'est un supplément de dépense de 779 millions, et à ce prix M. Theunis a victorieusement mis fin aux procédés désastreux inaugurés par le gouvernement de Lophem et maintenus jusqu'à son arrivée rue de la Loi, au risque de nous conduire à la banqueroute.

D'autre part, le Gouvernement espère que, l'an prochain, les dépenses de réparation esinées à 976 millions seront couvertes par des recettes d'origine allemande. La situation financière de la Belgique est donc sur le point d'être rétablie. Nous sommes parvenus à financer par nos propres efforts la dette colossale résultant des contributions de guerre et des emprunts de restauration. Un seul point noir subsiste : le chiffre considérable de la dette flottante — plus de six milliards — dont le remboursement en cas de crise politique ou économique pourrait provoquer de redoutables embarras de trésorerie. Au milieu du concert de récriminations qui s'élève à l'adresse du Gouvernement, il convient que les gens réfléchis se rendent compte du chemin parcouru et rendent hommage au bien accompli.

Cette attitude d'élémentaire justice ne signifie cependant pas que tout soit, à notre avis, pour le mieux dans le meilleur des mondes. L'annonce de nouveaux impôts malgré une plus-value de 752 millions sur les recettes fiscales de l'année dernière a été très mal reçue et l'on aurait tort de méconnaître les plaintes des contribuables. Les protestations qui se font jour ont même l'avantage de montrer que le Gouvernement pourrait trouver dans le public qui paie, un point

d'appui plus solide qu'il ne l'imagine contre les fantaisies coûteuses de certains groupes.

Sans la péréquation, il ne serait pas question de demander de nouvelles ressources. Mais le relèvement des traitements est une nécessité inéluctable et urgente. C'est la structure même de l'Etat qui est menacée par la misère des fonctionnaires et des magistrats, et l'an dernier nous n'avons pas manqué d'insister dans la *Revue* sur le péril résultant du fait que les services publics sont trop souvent forcés de recruter leurs jeunes éléments dans une catégorie très éloignée de l'élite. Pour réaliser les améliorations que commandent la justice et l'intérêt public, une certaine dose d'impôts est évidemment indispensable. On ne peut créer des charges permanentes en escomptant des recettes hypothétiques ; mais qui oserait prétendre que toutes les économies possibles ont été réalisées ?

L'effort de compression dont témoigne le budget n'est certes pas négligeable et ce n'est pas un mince résultat que de voir le budget d'administration en diminution de huit millions malgré la hausse constante de l'index. Mais c'est aux lois génératrices de gaspillage qu'il faut s'attaquer aujourd'hui. La presse a signalé d'innombrables abus dans l'application de la loi sur les pensions de vieillesse, sur le fonds des mieux doués. Trop souvent les ressources du Trésor passent en subsides à des organismes presque indépendants, et ceux qui sont censés contrôler l'emploi des deniers de l'Etat sont précisément les gens qui, par principe ou par intérêt, poussent à la dépense. Que l'on se souvienne des débats de la Commission des finances provinciales et communales où l'Etat eut soin de se mettre lui-même en minorité ! Les membres de la Commission des économies ne seraient pas embarrassés de mettre les points sur les *i*.

Le vote de nouvelles ressources fiscales devrait être accompagné d'un redressement dans les méthodes de perception. Le pays commence seulement à se rendre compte du caractère véritable de la législation que les aveugles partisans de la justice dans l'impôt ont fait instaurer dans le désarroi d'après-guerre. Le fisc dispose aujourd'hui d'un instrument redoutable. A un homme qui aurait en l'ambition d'exercer sur ses semblables une autorité presque tyrannique, on aurait conseillé jadis d'entrer dans l'armée, voire dans la magistrature ; c'est à l'administration des contributions qu'il devrait s'adresser de nos jours. Là de jeunes fonctionnaires peuvent faire comparaître devant eux les citoyens les plus considérables, les interroger sur faits et articles, les contraindre à fournir des explications sur leur train de vie, leur ménage, leur faire produire tous documents, les traiter comme de faux témoins et les taxer d'office. Si jusqu'ici l'administration fiscale n'a usé qu'avec réserve de ses effrayants pouvoirs, il ne faut pas oublier à quels excès conduit fatalement le sentiment de l'omnipotence. M. Vandervelde, s'il venait au pouvoir, n'aurait rien à changer à la législation et il pourrait s'offrir le plaisir de brimer les catégories sociales qu'il regarde avec dédain en usant des armes que les conservateurs ont fabriquées eux-mêmes.

Avec notre code fiscal actuel, un gouvernement qui ne serait pas inspiré par les traditions d'honnêteté et d'impartialité qui heureusement ont prévalu jusqu'ici, pourrait faire peser sur ses adversaires politiques une tyrannie abominable. A ce danger, il y a un remède : le forfait. Puisque, grâce à l'impôt sur le revenu, le fisc est parvenu à multiplier par quarante ou soixante — aux dires de l'Exposé — la charge fiscale des fortunes moyennes, il ne serait pas difficile de stabiliser à cet étiage le rendement de la supertaxe en établissant des indices extérieurs de la richesse qui permettraient au contribuable de se soustraire à la déclaration et à la procédure qu'elle entraîne. Faute de recourir au forfait, le fisc ira toujours plus loin dans son désir d'établir le dossier de chaque contribuable, de l'enrichir de renseignements puisés à des sources avouables ou non. La perception de l'impôt, au lieu d'être l'application mécanique de règles simples et claires, prendra de plus en plus l'allure d'un litige et s'orientera dans un sens auquel répugnent nettement nos mœurs individualistes et nos traditions ancestrales.

* * *

Le Premier Ministre consacre un paragraphe de son Exposé au programme financier que la Belgique doit poursuivre dans l'avenir. L'équilibre du budget une fois établi, c'est à la dette flottante que nous devons nous attaquer. La consolidation s'impose en effet. Pour cela nous devons ménager notre crédit, nous garder du déficit ; à ceux qui croient qu'aucun impôt nouveau n'est nécessaire, la vue des six milliards de créances exigibles que nous avons en circulation doit inspirer quelque méfiance. Si nous avions le malheur de perdre la

confiance des prêteurs, tout l'édifice de notre prospérité renaissante chancerait du même coup.

Le parti catholique a un grand rôle à jouer. Dans le passé il a géré les finances publiques pendant trente ans sans interruption. Grâce à sa modération et à sa prudence, les capitaux ont afflué chez nous. Notre pays a réalisé petit à petit d'admirables progrès dans l'ordre économique et social. Après le formidable effort de relèvement dont témoigne le budget de 1925, la Droite est bien placée pour dire aux électeurs : « Le fardeau des impôts est bien lourd. Nous seuls pouvons l'alléger. Donnez-nous à cette fin une force suffisante pour éliminer les chances d'un gouvernement à tendances socialistes. Voulez-vous des économies ? Voulez-vous la stabilisation et l'amélioration du change ? Donnez-nous l'autorité et la force. Au bout de quelques années nous pourrions opérer certains dégrèvements ; plus tard, si le pays est sage, les conversions et l'amortissement réduiront les charges de la dette. Nous dégrèverons encore, car nous savons que l'impôt est un facteur essentiel de la cherté de la vie. La politique socialiste, c'est l'impôt à jet continu, avec au bout la ruine et la confiscation. Nous avons montré, du temps où nous avions la majorité, que nous savons économiser. Confiez-vous à des gens qui ont fait leurs preuves. »

M. Theunis a sauvé le pays en remettant de l'ordre dans nos finances, en arrêtant la course qui nous conduisait infailliblement à l'inflation. Donnons-lui des armes législatives pour rendre inutiles quelques-uns des impôts qu'il est contraint de proposer. Le résultat n'en sera que meilleur. Mais que nos mandataires au Parlement s'efforcent surtout de corriger dans un esprit doctrinal la législation fiscale improvisée à laquelle il a fallu recourir en toute hâte pour empêcher le navire de sombrer. Dans les textes, dans les barèmes, dans la pratique administrative, il faut émonder sans faiblesse tout ce qui porte atteinte à la Famille, cellule de la vie sociale, et à la Propriété, assise matérielle de la civilisation.

C^{te} LOUIS DE LICHTERVELDE.



Ladislas-Stanislas Reymont, lauréat du prix Nobel

Il est fort possible qu'aucun lecteur de cette *Revue* ne connaisse encore une seule ligne du romancier polonais, Ladislas-Stanislas Reymont, le récent lauréat du prix Nobel. Puisque j'ai l'honneur d'être de ses amis, pourquoi n'essaierais-je point de présenter en deux mots cet homme au grand souffle ?

Le meilleur moyen serait de donner ici quelques passages bien choisis de son œuvre. J'en ai traduit jadis deux volumes et nombre de nouvelles détachées. Mais où sont les neiges d'antan ? Plusieurs milliers de pages polonaises, francisées par ma plume, se sont ainsi éparpillées et évanouies aux quatre vents. Si vous en trouvez, ramassez-les. Notre grand Corneille vieillissant confiait, dit-on, ses vers oubliés à la mémoire du bon Dieu. Que le bon Dieu daigne seulement se rappeler le mal que m'ont coûté mes premières traductions.

C'est à Paris, vers 1908, que je fis la connaissance de M. Ladislas Reymont. Un comité franco-polonais, soutenu par le zèle inlassable de Casimir Woznicki, patriote ardent et lettré délicat, s'efforçait de faire connaître la Pologne à la France. On y voyait Stanislas Strzembos, type accompli du conservateur qui portait le collet noir, à la 1830 ; on y voyait Tancrède de Visan qui ne pensait pas encore à se rouler dans l'herbe « en regardant passer les vaches », et Marius Leblond lqui rêvait déjà d'un fauteuil Goncourt.

Le comité avait beaucoup d'ouvrage. Il organisait des fêtes,




« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE
MERVEILLEUX QUI
RÉUNIT LES QUALITÉS
LES PLUS PRÉCIEUSES
AUX QUELLES ONT AI
PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS
PNEUMATIQUES.
IL EST INCOMPARA-
BLE PAR SA CON-
STRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT AR-
TISTIQUE.

TÉL. : B. 28586


Magasins de Vente : 14, rue d'Arenberg, 14, Bruxelles



Simonet Deanscutter
Orfèvrerie, Joaillerie, Horlogerie

GRANDS PRIX
Lège - 1905
Bruxelles 1910
Gare 1913.

72 Rue Couderberg
1197 de la Cour
Bruxelles



Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 90.000.000

Réserves : 20.250.000

Succursale de Bruxelles

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :

• BRUXELLES-MARITIME », 30, Place Saintelette.
VILVORDE, Rue de Louvain.

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, qui bonifie actuellement :

en compte de QUINZAINE : (préavis de 3 jours)	4,90 %
en compte à UN MOIS : (préavis de 3 jours avant le 15)	5,00 %
en compte de SIX MOIS : (au 5 ou au 20 du mois)	5,25 %

avec facilité de retrait anticipé :

1 ^o) après le cinquième mois	5,20 %
2 ^o) après le quatrième mois	5,15 %
3 ^o) après le troisième mois	5,10 %
4 ^o) après le deuxième mois	5,05 %
5 ^o) après un mois	5,00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 Frs minimum et multiples de 500 Frs

Hermance BARTHEL

ARTISTE FLEURISTE

Médaille d'Or France, Belgique

49, RUE ROYALE
- BRUXELLES -

- Fleurs de premier choix -
Mariages - Bals - Soirées

Tél. 285-45

EXPÉDITIONS

TAPIS

Battage -- Nettoyage -- Teinture -- Désinfection
JN ET JH TOBY FRÈRES
Direction et Usine : 2-4-6, rue Louis Hap
Téléphone : 324,96 ETTERBEEK-BRUXELLES

CARRELAGES

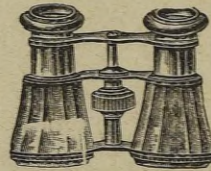
J. SWARTENBROECKX
6, Avenue de la Porte de Hal, 6
BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911

Maison du Lynx

rue de la Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOCES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1^{er} ordre
L'ALGÉRIE — LA COTE D'AZUR — L'ITALIE
Pour faciliter le transfert d'argent nous émettons le GLOBE-TICKET-HOTEL vous assurant des séjours dans les meilleurs
hôtels aux tarifs ordinaires de ces hôtels.

Renseignements et tarifs d'hôtels en nos bureaux.

A LA VIERGE NOIRE Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure

VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

Grand Cremant du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions

Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus
de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières

Nouveau Prix-Courant

par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :
12 Bouteilles . . . fr. fr. 82,75 rendu Jeumont
24 Demi-Bouteilles fr. fr. 98,60 » »
Caisse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »
emballage compris.

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly
à Couillet (Belgique) ;
soit à M. DOCHAIN-DEFER, Élysée Building, 56, Rue du
Faubourg St-Honoré, Paris ;
ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.

des banquets, des réceptions, des anniversaires. On commémorait tout ce qu'on pouvait des fastes glorieux, joyeux ou douloureux de cette pauvre vieille Pologne. Parler de son « risorgimento » n'allait point alors sans quelque ridicule, ni même une certaine inconvenance à l'égard de Saint-Petersbourg. Il fallait lutter contre des préventions et des routines tenaces. Une scène parisienne n'allait-elle pas monter sérieusement le drame romantique de Slowacki, *Balladyna*, sur un fond de samovars et de coupoles russes ? Autant aurait valu donner des pagodes chinoises comme décor à *Hernani*. La Pologne avait tout perdu, jusqu'à sa couleur locale.

Le plus pressé était donc de montrer des Polonais aux Français pour leur prouver qu'il y avait une Pologne. On leur montra Reymont.

Représentez-vous un personnage replet, trapu, d'aspect solide ; deux fortes mains, blanches et souples, relevant à chaque instant, d'un geste arrondi, machinal, une chevelure abondante et soyeuse, dressée à pic au-dessus d'un vaste front ; une barbiche en pointe ; un masque léonin, mais d'un bon lion, nourri dans les bergeries de Piotrkow, plutôt que dans les antres sauvages du Pinde ; enfin, et surtout, derrière un indéfinissable pince-nez, deux yeux de myope, tels que je n'en ai jamais vu d'autres, deux yeux fracassés comme un miroir en miettes, aux mille scintillements.

A cette époque déjà, Reymont jouissait en Pologne d'une renommée glorieuse. Il était parmi les maîtres de l'heure, avec Zeromski, Sieroszewski, Weyssenhoff. La presse étrangère chantait ses louanges. On le traduisait en Allemagne et en Angleterre. *La Revue des Deux Mondes* le comparait à Tourgueniev et le *Journal des Débats* à Zola.

C'est, en effet, un réaliste qui sait planter les choux à la mode de Médan. Il soulève des masses gigantesques ; il fait bouillonner un océan de couleurs. Mais c'est d'une âme candide qu'il aborde la réalité, et d'un esprit que n'obnubilent point les prétentieuses formules du roman expérimental. Si l'on vient d'aventure à penser qu'il y a un auteur derrière cette œuvre implacablement objective, si l'on cherche l'homme qui anime ces tableaux vivants, on ne songe pas au cuistre amer qui brossa les *Rougon-Macquart* avec de la boue et du fiel.

Le génie de Stanislas Reymont semble avoir jailli par miracle de la glèbe même d'où il est né. C'était en 1868. La Pologne meurtrie travaillait en silence. Reymont ne connut

guère d'autre école que les expériences variées de la vie. Paysan, acteur de province, employé de chemin de fer, il tâta un peu de tous les apprentissages, même de celui du cloître. Peu d'écrivains pour avoir aussi peu appris dans les livres se seront fait une aussi belle place parmi les maîtres du livre.

Je l'entends encore me raconter de sa voix hésitante, oppressée, assourdie, mais emportée soudain par de brusques éclats de gaieté cordiale, comment il s'était résolu un beau jour à publier ce qu'il écrivait. Écrire lui avait toujours paru la chose la plus naturelle du monde ; publier lui paraissait effroyable.

En cinq ans à peine, de 1893 à 1898, il arrivait à la notoriété avec *la Comédienne*, *les Ferments*, souvenirs de son roman comique, puis, au grand succès avec *la Terre promise*, vision titanique de Lodz, le Manchester polonais. En 1904, paraissait le premier volume des *Paysans*, chef-d'œuvre admirable que vient de couronner le jury Nobel, immense poème, en quatre romans, portant le nom des quatre saisons, *l'Automne*, *l'Hiver*, *le Printemps* et *l'Été*.

Reymont est le peintre ordinaire de la terre polonaise. Il en a décrit « les Travaux et les Jours », il en a montré le peuple dans les labeurs de la paix et les affres de la guerre. Nos publicistes et faiseurs d'almanachs veulent à toute force que « l'esprit évangélique » apparente étroitement le paysan polonais au paysan russe. Je ne sais trop ce qu'en dirait le maître, mais il me semble que les différences entre les deux races sont profondes et que le même esprit d'individualisme qui a fait plus d'une fois la faiblesse de la Pologne en a fait aussi souvent la fierté et la salut. Lisez les émouvantes *Notes de voyage au Pays de Chelm*, qui retracent la persécution des Uniates, au temps du tsarisme. Vous verrez comment le paysan polonais sait, quand il le veut, « résister au mal » (1).

Des critiques vous apprendront quelle place exacte occupe, dans la littérature universelle, l'œuvre de l'illustre écrivain. Au milieu des applaudissements qui lui viennent aujourd'hui de tous les coins du monde, que cet homme, si digne d'amitié, reçoive seulement de moi l'hommage d'un cœur ami.

PAUL CAZIN.

(1) *L'Apostolat du knout*. Paris, Perrin, 1912.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Annuaire de l'Université catholique de Louvain (1915-1919)

Impatiemment attendu par tous ceux qui s'intéressent à notre chère et grande *Alma Mater*, ce livre comblera leurs vœux et dépassera leur attente. Il embrasse et ramasse dans ses 536 pages les années héroïques de 1915 à 1919, il contient l'histoire la plus passionnante, la plus palpitante de l'Université louvaniste ; il la montre, foyer de la culture catholique, aux prises avec la culture teutonne, c'est-à-dire avec

la barbarie ; il la montre martyrisée, dépecée, tuée et s'obstinant à vivre, se refusant opiniâtement à se laisser enchaîner dans son tombeau et s'arrachant à la mort.

C'est un duel obscur et grandiose qui s'est déroulé durant ces années tragiques entre la liberté et la tyrannie, entre le droit et la force, entre le dogme catholique et l'idée luthérienne.

Les péripéties de cette lutte étaient restées ensevelies dans un silence modeste et elles étaient surtout profondément ignorées de la masse des Belges exilés, séparés de leurs frères par le rideau de fer et de feu. Avec quelle émotion grandissant de page en page ils ouvriront cet annuaire, ce vrai livre d'or frémissant de fierté patriotique, tout chaud, tout brûlant d'héroïsme. Au contact des grands cœurs et des nobles esprits qui ont déposé là le meilleur d'eux-mêmes, les lecteurs se

sentiront transportés dans une sphère supérieure, celle où la foi en Dieu brave les tempêtes et domine toutes les vicissitudes. Ils se sentiront grandir et ils remercieront le Ciel d'avoir suscité à des heures sombres des intelligences si lumineuses, à ces heures troublées des volontés aussi droites.

Chaque année, le 24 décembre, selon un vieil usage, le corps académique se rend à la maison rectorale pour échanger les vœux traditionnels. Le Vice-Recteur prend la parole au nom de ses collègues et le Recteur répond par une harangue académique. C'était Mgr Van Cauwenberg qui remplissait alors les fonctions de la coadjutorerie et c'est lui qui, le 24 décembre 1914 — et jusqu'en 1918 — adressa au Recteur magnifique les souhaits des maîtres restés à Louvain.

Jugez donc de l'émotion qui devait étreindre les membres de la famille universitaire, encore saignants, si je puis dire, des coups terribles qui venaient d'être portés à l'*Alma Mater*, quand, pour la première fois, après l'incendie des Halles, après les scènes de carnage où avaient disparu plusieurs de leurs confrères ou de leurs parents, les professeurs échappés à la mort se rassemblèrent autour du chef vénéré qui avait, lui aussi, souffert persécution pour la justice. Les deux discours échangés entre Mgr Van Cauwenberg et Mgr Ladeuze sont de toute beauté, le premier plus condensé dans sa simplicité robuste, l'autre plus étendu, plus riche en développements oratoires, mais l'un et l'autre animés d'une si mâle et si fière éloquence ! On sent qu'ils souffrent cruellement de la destruction du foyer universitaire, de la dispersion du corps professoral, de l'arrêt forcé de la vie académique de la situation faite au pays, ils dépeignent avec une rare énergie les forfaits de la rage teutonne, mais à travers ces lamentations et ces poignantes douleurs, quelle flamme d'énergie monte de ces cœurs magnanimes, quelle indomptable confiance les exalte, quelle haute sérénité règne quand même dans leurs pensées.

Entendez Mgr Van Cauwenberg : « Au milieu de tant de ruines, nous venons cependant avec une entière confiance vous présenter aujourd'hui nos souhaits d'avenir. On peut penser, en effet, sans présomption, que notre *Alma Mater* expérimente déjà qu'il n'est rien qui grandisse comme une grande souffrance. Fut-elle jamais autant qu'à l'heure actuelle l'objet de la sympathie, du respect, de l'admiration universelle ? Les Universités étrangères offrent à l'envi l'hospitalité à ses professeurs en exil. Les premières institutions scientifiques du monde se glorifient d'être en relations avec elle. La cité de Louvain ne doit-elle pas sa résurrection au dévouement admirable et au courage d'un groupe de ses collègues ! »

Et le mouvement continue sur ce rythme martial dans un beau crescendo d'espoir et de confiance.

Entendez ce cri du cœur qui s'échappe des lèvres du Recteur : « Comment tous nous tenons à l'Université par toutes les fibres de notre être, jamais, vous l'avez bien dit, Monseigneur, nous ne l'avons aussi sensiblement expérimenté que dans ces jours où nous l'avons vue menacée et éprouvée ! »

Puis, après un admirable tableau d'histoire, après le déroulement d'une fresque où toutes les calamités qui sont venues fondre sur Louvain sont peintes en traits sombres et lugubres, voici la douce clarté qui dissipe les ténèbres, voici que monte la lumière victorieuse : « Dieu peut bien les éprouver, il ne laissera périr ni le peuple belge, ni son Université catholique.

Nos étudiants nous reviendront, moins nombreux, mais avec quelle provision d'énergie, d'endurance, d'esprit de discipline, d'union fraternelle et patriotique, combien ennoblis par la lutte héroïque qu'ils livrent en ce moment et par la leçon d'honneur qu'au nom de la Belgique, ils donnent eux-mêmes au monde !

Nos ruines elles-mêmes, nous les contemplant, le cœur brisé mais sans découragement !... Nous reconstruirons ! C'a été la première parole de notre Cardinal, en recevant à Rome la nouvelle de nos malheurs. Oui ; nous reconstruirons nos monuments, et nous saurons préparer pour la Belgique de demain la jeunesse forte et intelligente dont elle aura besoin pour reconstruire elle aussi.

...Non, l'Université ne sera point détruite. Comment douter de sa glorieuse résurrection, quand c'est elle-même qui vient de ressusciter la ville de Louvain, lui rendant au xx^e siècle, le même service que, par sa fondation, elle lui a déjà rendu au xv^e siècle ?

...De mauvais jours peuvent nous attendre encore dans les premiers mois de la nouvelle année. Mais nous avons le courage nécessaire pour surmonter toutes les difficultés dans le présent, les meilleures promesses pour l'avenir. »

Ces chers jeunes gens arrachés à leurs études par les nécessités de la défense du pays, comme on les aimait ! Avec quelle tendresse on

les suivait du regard, pour ainsi dire, lorsqu'ils avaient franchi la frontière pour voler au feu ! Avec quel enthousiasme Recteur et Vice-Recteur, rivalisant d'éloquence, saluaient leur dévouement, célébraient leur mort glorieuse, magnifiaient leur sacrifice ! Et quels beaux rêves d'avenir ils caressaient pour ceux qui reviendraient couverts de gloire. L'Université d'après-guerre leur apparaissait dans une vision triomphante comme une idylle enchanteresse où, au sein de la paix reconquise, l'union fraternelle scellée par le sang régénère l'ombre du drapeau national, couvrant de ses plus victorieux Flamands et Wallons.

Je souhaite que les étudiants d'aujourd'hui, les plus heureux de la fraternité, lisent ces pages où passe le souffle délicieux de l'affection la plus cordiale, la plus paternelle et je ne m'imagine pas qu'on puisse le respirer sans que s'amollissent les cœurs les plus farouches.

Dans d'autres discours revient une question passionnante, celle de la reprise des cours que par toutes les ruses de la plus astucieuse politique l'autorité occupante voulait imposer au Recteur. Il s'y refusa magnifiquement, en se solidarissant avec l'Université libre de Bruxelles. Trop de maîtres, trop d'élèves étaient absents. Les étudiants-soldats auraient été mis en situation d'infériorité, au point de vue des études, vis-à-vis de leurs compagnons restés dans le pays. Mais surtout la liberté de l'esprit regambait contre un enseignement soumis à la censure allemande. On n'entendait pas non plus décourager le bel élan qui emportait la jeunesse vers les fils tendus aux frontières. Enfin, c'était le devoir des universités de prêcher aux Belges la résistance passive et d'en donner l'intrépide exemple.

« Au risque de vous brouiller avec la Walhalla germanique, disait en 1915 Mgr Van Cauwenberg, vous avez fièrement et sans hésitation répondu, en dépit de la lettre d'un vénérable principe de métaphysique : *Melius est non esse quam sic esse*. On eut là-bas l'occasion d'apprendre que l'honneur de l'Université de Louvain, pas plus que l'honneur de la Belgique, n'est un article de commerce. Votre réponse, Monseigneur, était digne de votre caractère, digne de notre vaillante jeunesse étudiante qui immortalise la cause de notre honneur en lui donnant le témoignage du sang, digne de la grande tradition patriotique que n'a jamais démentie l'histoire cinq fois séculaire de notre *Alma Mater*. ... Ce glorieux héritage du passé, le corps académique d'aujourd'hui veut le transmettre intact aux générations à venir. Nous ne leur léguerons pas la haine, car la haine dégrade ; et puis, en haïssant nous ressemblerions à nos ennemis dont la victoire la plus triste pour nous, serait de nous donner leurs mœurs. Mais ce qu'à notre jeunesse de demain nous inoculerons de toute notre âme c'est une horreur profonde de l'esprit que nous voyons présider à l'œuvre teutonne ; de sa conception utilitariste ou, en d'autres termes de son parfait mépris de la vérité, comme de sa négation équivalente de la moralité ; de sa méconnaissance toute juive du droit du non-germain, comme de son organisation incomparable de la calomnie de son sectarisme protestant qui ne fut jamais ni plus haineux ni plus cruel qu'aujourd'hui, comme du catholicisme bâtard de certains coréligionnaires d'Outre-Rhin.

Puisqu'il a fallu cette guerre pour nous dessiller les yeux, laisserons nous jamais s'affaiblir la mémoire d'une pareille expérience, se perdre un seul fruit de la leçon qui s'en dégage ? »

On admirera cette prose ferme et drue, chargée d'idées, où chaque mot porte, et s'enfonce comme un trait dans l'esprit. On admirera plus encore cette haute raison qui, à la lumière des événements discerne sûrement le devoir et parle d'autorité à la conscience.

Et l'admirable dialogue entre les deux nobles interlocuteurs se poursuit d'année en année, à travers toutes les alternatives de succès et de défaites, ne cessant de tirer des événements les leçons providentielles, ne cessant de hausser les âmes, de reconforter les courages d'attiser la flamme sacrée de l'espérance. L'élevation de Mgr Ladeuze aux honneurs du protonotariat apostolique fournit à Mgr Van Cauwenberg le thème d'une délicate harangue de congratulations où le sens symbolique des insignes de la fonction est interprété avec un rare bonheur.

La dernière année, le 24 décembre 1918, à l'heure de la délivrance c'est au vénérable M. Van Biervliet, chancelier de l'Université, qu'il fut échu l'honneur de célébrer l'indépendance reconquise, Mgr Van Cauwenberg ayant été appelé au décanat de Saint-Pierre.

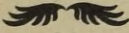
Je ne puis m'étendre ici sur ce radieux épilogue de l'histoire de la guerre et sur la réouverture de l'Université. Je note seulement qu'*l'Annuaire* (1915-1918) est un document de premier ordre que les historiens ne pourront négliger.

l'Annuaire est enrichi d'une série de notices nécrologiques où l'o-

ainnera à retrouver tant de nobles figures esquissées par un pinceau fidèle : Mgr Waffelaert, Mgr Stillemans, MM. les professeurs Ponthière, Van Gehuchten, De Jongh, Masoin, Bossu, Henry, Brants, Dupont, Colinet, Meunier, Verriest, Lenaerts et Suttor.

Nous feuilleterons souvent ces pages où se mire le visage aimé et attendri de l'Alma Mater.

J. SCHYRGENS.



BRÉSIL

La révolution

D'après un article de Louis Spence : La Révolution au Brésil, dans THE EDINBURGH REVIEW, d'octobre 1924.

Le Brésil a de longue date joui de la réputation du pays le plus respectueux de la légalité de l'Amérique latine. En se révoltant contre Jean VI, en 1821, il a fait couler aussi peu de sang qu'en déposant Dom Pedro en 1889. L'insurrection du Rio Grande do Sul (1892-1895), dernière convulsion monarchiste, n'avait pas de véritable signification nationale. *Mutatis mutandis*, même observation pour la révolte navale de 1909.

Comment expliquer dès lors l'insurrection de São Paulo, le plus riche et le plus progressiste de tous les États du Brésil ?

Tout d'abord, il convient de se rendre un compte exact des conditions raciques et géographiques de la région où a éclaté la révolte. Le plateau fertile de la Sierra do Mar, où est situé São Paulo, est situé à 2.000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan ; ses conditions climatiques se rapprochent de celles de l'Italie du Nord. Le plateau s'étendant de São Paulo au Rio Grande do Sul produit en abondance le café, le blé, le café et est renommé pour la production du bétail. Les trois quarts du café existant sont exportés de Santos, le port de São Paulo. L'État en produit pour 70 millions de livres par an.

São Paulo, la capitale de l'État du même nom, ville tout à fait moderne, a 500.000 habitants. Les sentiments anti-fédéraux qui ferment dans l'État depuis plusieurs années ont été exacerbés par ses conditions raciques. Des groupements nombreux d'immigrés européens occupent de vastes régions de l'État. Les Italiens, les Portugais, les Allemands, les Portugais prédominent. Un million d'Italiens sont domiciliés dans le Brésil méridional, et plus de la moitié des 70.000 habitants de la ville de São Paulo sont de race italienne.

Cette prépondérance de l'élément immigré est un premier facteur de cette absence d'unité qui se laisse remarquer dans les relations entre certains États brésiliens. Ce n'est pas le seul. Diverses circonstances, dont en première place, l'immensité des territoires brésiliens ont contribué à exaspérer le patriotisme d'État aux dépens du patriotisme fédéral. La grande liberté que possèdent les États tend aussi à affaiblir le sentiment d'unité. Le mot d'ordre est au Brésil : « L'État indépendant », et de fait chacun d'eux jouit d'une autonomie à peu près complète.

L'insurrection récente des *Paulistas*, ces « Yankees du Brésil », comme on les appelle, a été due surtout à un mécontentement provoqué de longue date par la politique financière du Gouvernement fédéral. Imaginez-vous la ville de Glasgow soumise au point de vue fiscal à Dublin ; et vous comprendrez l'attitude de l'État de São Paulo en présence des désastreuses expériences financières du Gouvernement fédéral brésilien.

En mai dernier, le Président Bernardes demandait au Congrès dans la Constitution certaines modifications tendant à resserrer le lien fédéral. Une de ces modifications oblige les États à rendre annuellement compte au Gouvernement fédéral de leur situation financière et des principaux événements de l'année. Desideratum élémentaire, dira-t-on. Il n'en a pas moins provoqué un vif mécontentement dans ces provinces et surtout à São-Paulo.

Des malentendus d'ordre « douanier » se sont greffés sur les autres. Les habitants de São Paulo se plaignent des procédés des États voisins (Matto Grosso et Minas Geraes) ; ceux-ci répliquent du tac au tac. Les malentendus n'ont fait que s'accroître avec les représentations faites au Gouvernement fédéral.

Quelles que soient les précautions prises par ce dernier, pour empêcher la vérité d'être connue sur l'insurrection à l'étranger, nul doute qu'elle n'ait éclaté sans la sanction des autorités de l'État de São Paulo. L'idée séparatiste est venue non des milieux bureaucratiques et politiques, mais de la classe commerciale, qui avait eu surtout à

souffrir des expériences fiscales des autorités centrales ; encore n'a-t-elle pas surgi de suite ; et il a fallu l'adjonction de militaires français, allemands, italiens et autrichiens, aussi bien que brésiliens, à la *junta* formée par les mécontents, pour faire éclore des décisions de nature extrême.

Une force irrégulière nombreuse fut recrutée, le Gouvernement local faisant semblant d'ignorer le mouvement et laissant faire. La même attitude fut au début adoptée par les autorités fédérales. Au commencement de juillet, les insurgés avaient à leur disposition 20.000 hommes y compris l'armée de l'État qui en compte 7.500. Ils se procurèrent des armes dans les arsenaux. Le général Isidor Lopez, un militaire de beaucoup de mérite, fut proclamé commandant en chef. Un beau matin, le palais du Gouvernement fut saisi et le Gouvernement déposé.

Les forces insurgées étaient mal disciplinées ; et des pillages ne purent être empêchés. Cependant le Gouvernement fédéral se décidait à agir et des troupes commencèrent à affluer dans l'État de São Paulo, par chemin de fer et par mer. Bientôt les insurgés étaient cernés dans la capitale de l'État, comme dans une souricière. Leur situation était très mauvaise dès le début et ne fit qu'empirer. Vers la mi-août, l'insurrection était entièrement brisée. Le dernier coup de canon paraît avoir été tiré le 18 août sur le Parana, en coulant un vapeur qui transportait des troupes insurgées.

La rapidité avec laquelle le Ministre de la Guerre brésilien a mis fin à la révolte en dit long sur son habileté et l'excellence de sa préparation. Du reste, la participation du Brésil à la guerre mondiale avait déjà permis d'apprécier à leur juste valeur son armée et sa marine. L'armée a été entièrement réorganisée, on s'en souvient, en 1908. Elle compte 30.000 hommes en temps de paix, 500.000 en temps de guerre. Les soldats sont armés du fusil mauser, le Nordenfeldt Maxim est employé dans l'artillerie légère ; l'artillerie lourde vient de faire ses preuves devant São Paulo. La flotte compte plus de cinquante unités. Son rôle, au cours de l'insurrection, a surtout consisté à transporter les troupes de Rio de Janeiro à Santos.

Il est vraisemblable que le Gouvernement fédéral tâchera dans la mesure du possible de satisfaire aux desiderata des *Paulistes* dans le domaine financier, et adoptera les recommandations de la mission financière britannique qui a, il y a quelque temps, visité le Brésil. Dans cet ordre d'idées l'ex-empire de Dom Pedro d'Alcantara a été à juste titre qualifié de « pays de l'extravagance ». Cette extravagance s'est surtout manifestée dans le domaine municipal et ferroviaire. Le Brésil a emprunté — avec une facilité extraordinaire en général, il faut l'admettre — et dépensé sans compter pour ses ports, ses docks, l'embellissement de ses villes, et leur assainissement, ses voies ferrées. Il serait temps qu'il se ressaisît et, pour commencer, qu'il prêtât l'oreille aux suggestions sagaces de la commission financière britannique déjà nommée, et dont le rapport a vu le jour il y a quelques mois seulement.



Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

ABONNEZ-VOUS à la

Revue Catholique des idées et des faits

la plus importante revue belge
renseignant sur tous les problèmes religieux, politiques, sociaux, littéraires, artistiques.

CHINE

L' " Est-Chinois "

Il est souvent question dans les journaux, à l'heure actuelle, du chemin de fer dit de l'Est-Chinois ; peut-être quelques précisions à ce sujet ne seront-elles point inutiles.

Ce chemin de fer a été, pour ainsi dire, engendré par le projet russe d'une voie ferrée à travers toute la Sibérie, qui, longtemps à l'état plus ou moins nébuleux, prenait définitivement corps tout à la fin des dernières dix années du 19^{me} siècle. Le 18 mai 1891, le futur Nicolas II, alors à Wladivostok, retour du Japon, où, à Otsou, le coup de sabre d'un Japonais fanatique avait failli trancher net le cours de ses jours, posait le premier rail du futur Transibérien. En 1894, Khabarovsk, à 800 kilomètres de Wladivostok, était atteint ; et à six mille kilomètres de là, à l'Ouest, la première locomotive entra à Omsk. Mais une modification au projet primitif ne tarda pas à surgir. Pour raccourcir le tracé, on voulut passer par les provinces mandchouriennes de la Chine. Un accord fut négocié et finalement conclu à Moscou, lors des fêtes du couronnement de Nicolas II, entre le Comte Witte, côté russe, et Li-Hong-Tchang, côté « cè-
leste ».

Cet acte eut des conséquences incalculables. Car, outre la voie principale, la Russie obtenait, deux ans plus tard, le droit de construire un embranchement sur Moukden et Port-Arthur, dans la péninsule de Liao-tong-Port-Arthur qu'elle obtenait « à bail » de la Chine en mars 1898, alors que moins de trois ans auparavant, elle en avait frustré le Japon vainqueur de l'Empire du Milieu. Une fois le doigt pris dans l'engrenage, toute la main y passait : révolte des Boxeurs en 1900, occupation de la Mandchourie, visées sur la Corée... suivies en février 1904 d'un coup de foudre : l'attaque japonaise sur l'escadre russe ancrée à Port-Arthur et la guerre russo-japonaise avec, comme conséquence, l'éclipse, pour le moins provisoire, de la puissance russe en Extrême-Orient et les répercussions de cette éclipse en Europe.

Par le traité de paix, le Japon avait obtenu la cession de la plus grande partie de l'embranchement sur Moukden et Port-Arthur, l'Empire des tsars gardant le reste. Il n'est pas inutile d'ajouter que le Transmandchourien se vit bientôt doublé d'une nouvelle voie ferrée, construite entièrement sur territoire russe et qui relia Khabarovsk par la rive gauche de l'Amour à la section transbaïkalienne du Transibérien. C'était le projet primitif : mieux eût valu ne pas s'en départir...

Installé en Mandchourie méridionale, le Japon ne tarda pas à relier les chemins de fer mandchouriens à ceux de Corée et semble, lui aussi, ne se soucier que fort médiocrement du principe naguère sacro-saint de l'intégrité de la Chine. Expulsé de Chantoung, il tient ferme dans le Liao-Tong, si abondamment arrosé naguère à deux reprises (1894 et 1904) du sang de ses vaillants soldats, et agit à sa guise dans toute la région que traverse le railway Sud-Mandchourien, de Tchang-Tchoung, à 250 kilomètres de Kharbine, jusqu'à Port-Arthur et Daïren.

Le chemin de fer de l'Est chinois dessert donc toute la Mandchourie du Nord et a contribué et contribue encore grandement à son développement. Lorsque le Japon se fut installé dans le Sud de la Mandchourie, la Russie s'attacha à développer dans la mesure du possible l'importance commerciale de son grand port de Wladivostok, qui a sa « Corne d'Or », tout comme Constantinople ; mais les Japonais ont réussi à détourner sur Daïren, devenu un grand port aussi, Daïren, œuvre du comte Witte (sous le nom de Dalny), une grande partie du trafic. Cela lui a réussi surtout à la suite des événements de Russie et de la confusion qui en est résultée pour le Nord-Mandchourien. Si jamais la Russie reprend possession du chemin de fer de l'Est-Chinois, la voie ferrée japonaise et le port japonais (Daïren) y perdront très sensiblement ; aussi le Japon a-t-il indirectement de grands intérêts économiques dans ce chemin de fer.

Certains Japonais, à en croire le correspondant du *Times* à Pékin, envisagent aussi la question à un autre point de vue : le point de vue stratégique. Ils supposent possible, dans l'avenir, une nouvelle guerre russo-japonaise. A vrai dire, peu d'hypothèses sont plus invraisemblables ; il n'en est pas moins vrai que le Nord-Mandchourien jouerait dans ce cas un rôle de toute première importance.

Enfin, du point de vue économique, la Mandchourie septentrionale est un objectif d'une valeur presque inestimable. Rien d'étonnant dès lors, que l'Empire du Soleil Levant désire y avoir situation pareille à celle qu'il a déjà dans le Sud.

Depuis la débâcle russe, un nouveau facteur est intervenu dans

cette question compliquée, et un facteur dont l'immixtion n'est, avouons-le, que fort naturelle : la Chine elle-même. Elle a virtuellement pris possession du railway, tout en laissant en place l'administration russe.

D'autre part, à la date du 31 mai dernier, un accord était signé entre la Chine et les Soviets, stipulant que, dans le courant d'un mois, une conférence russo-chinoise serait convoquée qui réglerait en détail les questions tranchées en principe dans l'accord et celle de l'Est-Chinois en premier lieu. Seulement, cette conférence ne s'est pas réunie. La raison ? Un fait nouveau : Tchang-tso-Ling, Ancien porcher, dit-on sûrement ancien bandit, aujourd'hui dictateur tout-puissant en Mandchourie et « maréchal », ce personnage désapprouve l'accord du 31 mai ; dès lors rien à faire, et la réalisation de cet accord est remise aux calendes... mandchouriennes.

Le Japon qui veut — très naturellement — un minimum d'influence russe sur le Mandchourien-Nord et qui estime, comme Tchang, que l'accord du 31 mai est encore trop favorable à la Russie, est, très vraisemblablement, derrière Tchang (1).

La question se complique encore du fait que l'Est-Chinois est soi-disant propriété non de l'ancien Etat russe, mais de la Banque russo-asiatique, ancienne Banque russo-chinoise, avec laquelle Li-Hong-Tchang signait en 1896 à Berlin, un contrat pour la construction de la ligne. Or, 60 % des actions de la Banque sont entre les mains de citoyens français. On voit combien la situation est compliquée. Par l'accord du 31 mai, dit accord Karakhan (ministre des Soviets à Pékin), la Chine a virtuellement reconnu le gouvernement des Soviets comme propriétaire du railway et a feint d'ignorer entièrement la Banque russo-asiatique ; mais elle s'est mise par là en contradiction avec elle-même, puisqu'un accord signé deux ans auparavant entre la Banque et le Ministre chinois des Voies de communication reconnaissait de fait l'Est-Chinois comme propriété privée. Elle s'est mise en contradiction aussi avec deux résolutions de la Conférence de Washington.

On voit l'imbroglio.

Je ne voudrais pas finir sans citer ces lignes du correspondant du *Times* à Péking (*Times* du 26 septembre) :

« La compagnie (de l'Est-Chinois), par suite des droits étendus qu'elle avait obtenus, n'est pas seulement propriétaire de la voie ferrée, mais aussi de vastes terrains près des stations principales, de forêts et de mines ; tout cela est actuellement d'une immense valeur par suite de l'énorme développement économique dû à l'activité du chemin de fer. De grosses sommes ont été dépensées pour les besoins de l'instruction publique, de la police, de la navigation fluviale pour la construction de casernes et de bâtiments de tous genres dans des endroits comme Kharbine beaucoup de terrain a été affermé à un prix très élevé à des entreprises commerciales ou pour des besoins particuliers. De fait, ce chemin de fer est aujourd'hui un gros (concern) consortium à ramifications innombrables. C'est l'honneur des Russes d'avoir fait d'un désert une propriété splendide ; et d'avoir par là ouvert dans la Mandchourie du Nord, un champ immense à la colonisation chinoise.

Décidément, il y avait du bon dans l'ancienne Russie. »

C^{te} PEROVSKY.

(1) Aux dernières nouvelles, celui-ci se serait entendu sur le chemin de fer de l'Est-Chinois avec les Soviets.



La troisième séance des Grandes Conférences Catholiques aura lieu à l'Union Coloniale, 34, rue de Stassar le mardi 2 décembre, à 5 heures.

M. Antoine Redier, directeur de la Revue Française, y parlera de Napoléon III.




COMPTOIR D'OPTIQUE
 FONDÉE EN 1885 **MAISON BLAISE** FONDÉE EN 1885
46 RUE DE LA PAIX 46
IXELLES-BRUXELLES
 JUMELLES, BAROMÈTRES, LORNETTES EN OR, ARGENT ET ÉCAILLE
 INSTRUMENTS DE PRÉCISION
 Outillage perfectionné pour le montage des Verres
 LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAINE
 EXÉCUTION RAPIDE ET SOIGNÉE DES ORDONNANCES DE MM. LES OCULISTES
 MÊME MAISON EN FACE AU 49
HORLOGERIE - BIJOUTERIE - ORFÈVRE

Application générale de l'électricité
A. CORMOND
 LUMIÈRE - FORCE MOTRICE
 LUSTRERIE - ABAT-JOUR
 1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

MARCHAND TAILLEUR
 COSTUMES
 DE
 MAISON SOIRÉES
 ET DE
L. DUPAIX CÉRÉMONIES
 50, rue du Marais, Bruxelles

LIVRES, JOURNAUX, REVUES & PÉRIODIQUES
 ANGLAIS & AMÉRICAINS
 ASSORTIMENT LE PLUS COMPLET EN BELGIQUE CHEZ
W. H. SMITH & SON
 ENGLISH BOOKSHOP
 LES MEILLEURS DICTIONNAIRES ET MÉTHODES POUR L'ÉTUDE DE LA LANGUE ANGLAISE : :
 SERVICE D'ABONNEMENTS ET INSERTION D'ANNONCES DANS TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS
 SPÉCIALISTES EN GRAVURES
 78; RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES - BRUXELLES

LIBRAIRIE SAINT-LUC
MON LIELENS
 R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.
 26; rue de la Montagne, 26; BRUXELLES
 MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM
 LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME
 Grand choix de livres de prières et de chapelets
 IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION
 Typographie - Lithographie - Reliures

ORFÈVRE
CHRISTOFLE
 SUCCURSALE DE BRUXELLES
 58, rue des Colonies
 TÉLÉPHONE 177.87
 ORFÈVRE ARGENTÉE ET DORÉE — ORFÈVRE D'ARGENT — SERVICES DE TABLE — SERVICES A THÉ —
 — SURTOUT CANDÉLABRES — CADEAUX ET CORBEILLES DE MARIAGE —
 — COUPES DE SPORTS —

Tous ceux qui font de la POLYCOPIE emploient
LA PIERRE HUMIDE
 A REPRODUIRE
 Marque « AU CYGNE »
 Tout s'efface comme sur une ardoise
 Nombreuses références dans le monde entier. — Envoi franco
 Nombreux dépôts en Belgique
 Demandes catalogue :
USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

MEMORIAL JUBILAIRE

DE

Son Éminence le Cardinal MERCIER

ARCHEVEQUE DE MALINES et PRIMAT DE BELGIQUE

1874-1924

Publié sous la direction du Baron Eugène de Waha de Baillonville, avec la collaboration de la "Revue catholique des idées et des faits", la direction artistique de M^r A. J. J. Delen, conservateur-adjoint du Musée Plantin-Moretus, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers

SOMMAIRE

1. — **Biographie du Cardinal**
(Illustrée de nombreux portraits hors texte de Son Éminence aux différentes époques de sa vie).
2. — **Son Eminence dans l'intimité**
(Illustré de vues superbes et inédites du palais archi-épiscopal).
3. — **Le Cardinal et la grande guerre**
(Illustrations caractéristiques de cette tragique période).
4. — **La Belgique ecclésiastique sous l'autorité de Son Eminence ;**
 - a) Les Evêques et les Evêchés ;
 - b) Les Cathédrales *(vues extérieures et intérieures).*
 - c) Reproduction hors texte des œuvres capitales de l'art religieux national faisant partie de notre patrimoine artistique.
5. — **Notice biographique des Papes sous lesquels Son Eminence a exercé son mandat sacerdotal (Portraits).**
Le Vatican. — Reproduction d'art des vues historiques : Les jardins, la Chapelle Sixtine, la Bibliothèque, etc.
6. — **Hommage à Son Eminence**
Lettres autographes des plus hautes personnalités mondiales avec portraits des auteurs, et reproduction des plus remarquables articles publiés à l'occasion du jubilé.
7. — **Le jubilé — Compte rendu.**
(Illustration des principales phases du jubilé).
Hors texte. — Le portrait en couleurs de Son Eminence
(Textes par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, politiques et littéraires).

Description des éditions du Mémorial Jubilaire

ÉDITION DE LUXE

Le MÉMORIAL JUBILAIRE de S. É. le Cardinal Mercier formera un grand volume d'art in-quarto (26 1/2 × 32 cm.) sur papier anglais « Featherweight » pour le texte, sur couché mat crème pour l'illustration.

L'ouvrage constituera un ensemble d'environ **deux cents pages**, avec de nombreuses et magnifiques planches hors texte ayant trait à la vie et l'œuvre de S. É. le Cardinal Mercier, aux églises de Belgique et à leurs trésors d'art, au Vatican, etc. etc. Le texte en caractères monastiques, orné de lettrines et de culs-de-lampe originaux et spécialement gravés pour le Mémorial, sera imprimé en deux couleurs.

L'ouvrage sera broché ou relié au choix du souscripteur : broché en carton de Hollande (Van Gelder à la main) ou relié en pleine reliure simili maroquin, feuilles de garde spéciales, impression au balancier à froid et en or, portant l'écu du Cardinal.

Prix : frs. 95.— par exemplaire broché et frs. 125.— l'exemplaire relié.

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il sera tiré du Mémorial un nombre restreint d'exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, filigrané et à la main, et sur carton couché de grand luxe. Reliure d'amateur chagrin et toile, fers spéciaux.

Prix de l'exemplaire : 300.— frs.

ÉDITION NOMINATIVE

Edition sur papier du Japon des Manufactures Impériales (texte et planches), reliure d'art à la main en plein maroquin du Levant et impression en mosaïque.

Édition dont chaque exemplaire sera ré spécialement pour chaque souscripteur et qui portera son nom en préface et isolement.

Prix de l'exemplaire : 750.— frs.

Comme le nombre d'exemplaires du MÉMORIAL sera strictement limité à celui des souscripteurs, prière d'envoyer les souscriptions sans retard à la REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS, 81, rue de l'Abbaye, Bruxelles.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Saintelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

Place Licdts, 18, Schaerbeek

Rue du Bailli, 79, Ixelles.



N.B. — Le nouveau numéro du Téléphone est : 28586

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111, ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit — Comptes à terme.
— Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts, etc., etc.



Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Médailleurs — Photgraveurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3008

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT**DU C'ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La Voix de son Maître

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur

MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur :-

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES Tél. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Polit et préserve vos Meubles Linoleums Parquets Carrosseries d'Automobiles

Poliflor
ANTISEPTIC and PRESERVING
FLOOR AND FURNITURE
WAX
ALSO FOR TILES FLOORS
MARBLE, MOORE, BROWN, etc.

Fabriqué par THE NUGGET Polish Co

LA MAISON DU TAPIS

**BENEZRA**

Rue de l'Écuyer, 41-43, BRUXELLES



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).
: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix dévient à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS